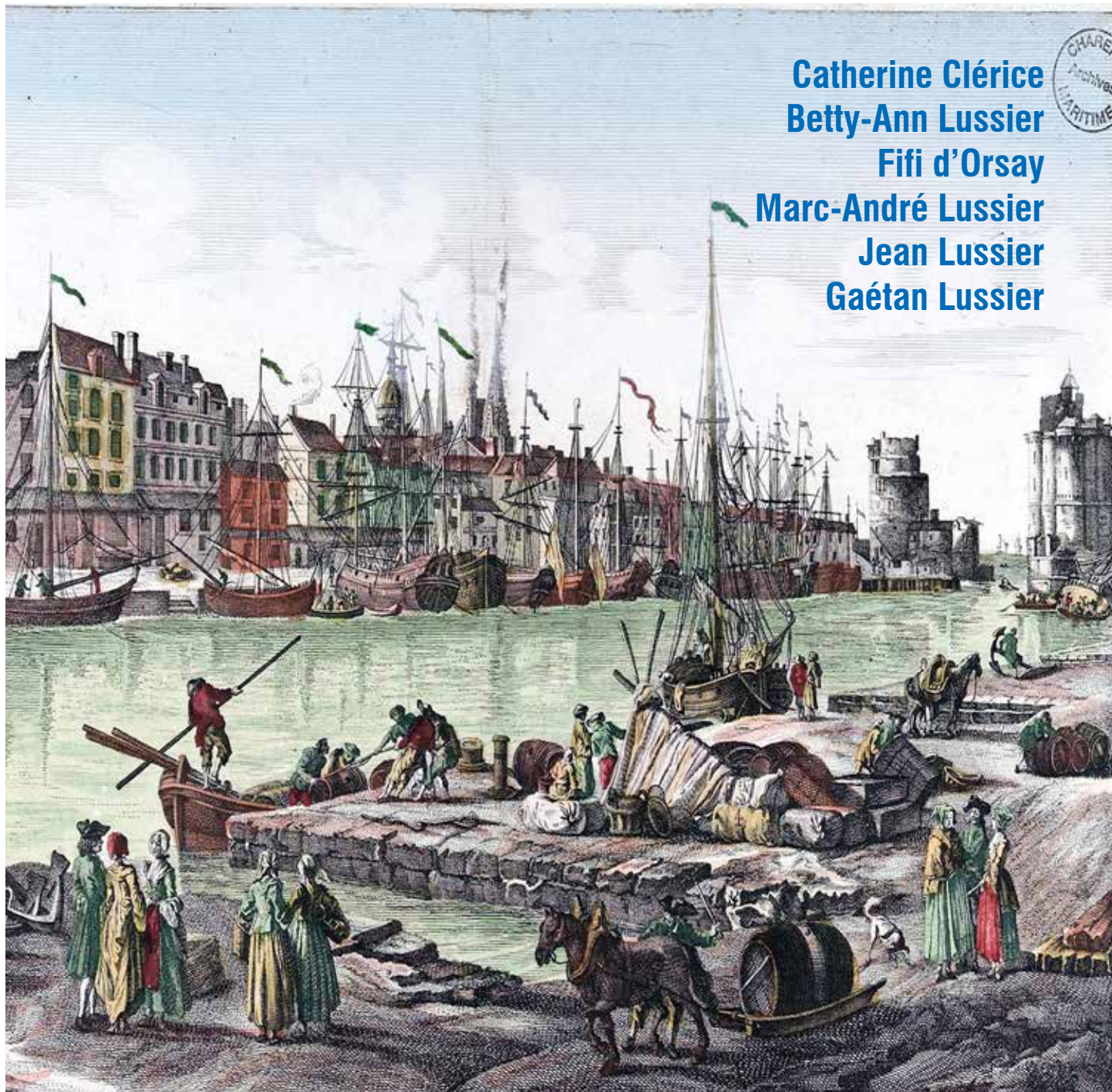


Le Parisien

Volume 2, N° 1

Association des familles Lussier

Printemps 2024



Catherine Clérice
Betty-Ann Lussier
Fifi d'Orsay
Marc-André Lussier
Jean Lussier
Gaétan Lussier

Le Parisien

Auteurs et collaborateurs :

Yves Petit
Pierrette Brière
France Lussier
Marcel Lussier
Martine Laverdure
Carl Taillon
Annick Taillon
Pierre Lussier
Alain Jodoin
Josée Tétreault
Luc Charron
Marc Cassivi
Paul-Émile Richard

Direction artistique et conception graphique :

Luc Charron

Recherches photographiques et iconographiques :

Luc Charron

Révision et correction :

Stéphanie Tétreault
Josée Tétreault
Luc Charron

Impression :

Les Publications Municipales
Denis Rheault

Dépôt légal : 2^e trimestre 2024
Bibliothèque et Archives Canada
ISSN 2817-7673 (Imprimé)
ISSN 2817-7681 (En ligne)

Le Parisien est une revue semestrielle publiée
au printemps et à l'automne.

Association des familles Lussier

292, rue Sainte-Anne
Varennes (Québec)
J3X 1R7

T. 450 985-0702

Nous joindre :

info@familleslussier.com

Site Internet :

www.familleslussier.com



Les familles Lussier d'Amérique

Les textes publiés dans
Le Parisien sont sous la
responsabilité de leur auteur.

Ils ne peuvent être reproduits
sans le consentement de
l'Association des familles Lussier.

Couverture :

Gravure d'après un tableau ordonné par M. le Marquis de Marigny,
conseiller du roi, Commandeur de ses Ordres,
Directeur et Ordonnancier Général.
Peint par J. Vernet de l'Académie de Peinture et Sculpture.
Archives départementales de Charente Maritime.
Wikimedia Commons

Mot du président



Chères cousines, chers cousins,

À l'été 2022, un petit groupe de personnes se rassemblaient dans le but de fonder une association des familles Lussier. En juin 2023, l'Association était officiellement fondée. Depuis, le nombre de membres ne cesse de croître et nous en sommes particulièrement fiers. Près de 80 personnes ont assisté au premier rassemblement de l'Association en octobre 2023 à Saint-Hyacinthe, et nous en attendons davantage pour notre première Assemblée générale annuelle qui se tiendra à Saint-Paul-d'Abbotsford le 27 avril prochain.

Le grand rassemblement des familles Lussier, qui aura lieu à Varennes les 10 et 11 août 2024, approche à grands pas. Mon équipe et moi travaillons très fort pour vous concocter un programme d'activités à la hauteur de vos attentes. Nous vous invitons à remplir le formulaire d'inscription qui se trouve sur notre site web dès maintenant, puisque le nombre de participants sera limité.

Dans ce second bulletin, plusieurs articles sauront vous captiver. Le courage et la témérité de Jean Lussier, de Betty-Ann Lussier et de Catherine Clérice en surprendront plus d'un : le premier pour avoir sauté les chutes du Niagara dans un ballon; la seconde pour avoir participé à la Deuxième Guerre mondiale en tant que pilote d'avion et agente de contre-espionnage; et la troisième pour avoir traversé l'Atlantique dans de misérables conditions au milieu du XVII^e siècle.

Nous vous présentons aussi trois Lussier qui ont connu d'impressionnantes carrières : le regretté Marc-André Lussier en tant que journaliste et critique de cinéma renommé, l'actrice Fifi D'Orsay (alias Yvonne Lussier) qui rêvait de gloire à Hollywood, et l'agronome Gaétan Lussier qui s'est illustré dans différents domaines et qui a reçu de nombreuses distinctions honorifiques.

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont contribué de quelque façon que ce soit à la réalisation de ce second bulletin. Sachez que votre contribution est grandement appréciée. Aussi, j'invite les membres à partager avec nous leur histoire et celle de leur famille. Nous serions heureux de les publier dans nos prochains numéros.

En terminant, soyez assurés que votre conseil d'administration se fera un point d'honneur de toujours vous offrir des activités dignes d'intérêt et un bulletin à la hauteur de vos attentes.

Bonne lecture et au plaisir de vous revoir bientôt!

Marcel Lussier

Sommaire



Yvonne Lussier,
alias Fifi d'Orsay



6 Catherine Clérice,
Le périple d'une fille à marier



18 Betty-Ann Lussier,
L'héroïque



32 Marc-André Lussier,
Chronique d'une vie



36 Marc-André Lussier,
Adieu, mon cher



40 Jean Lussier,
Le vainqueur des
chutes Niagara



48 Gaétan Lussier,
Agronome,
haut fonctionnaire et
administrateur

MES ANCÊTRES

Ils se multiplient tous en remontant les ans
S'évanouissent ensuite dans la nuit des temps.
Leur nombre exponentiel me donne le vertige.
Ils forment une branche, un rameau, une tige,
De plus en plus petits, de plus en plus lointains.
Mais que serait mon arbre sans cet apport sans fin ?
C'est dans cette abondance qu'il vient puiser sa sève,
Dans cet aspect touffu qu'enfin prend corps mon rêve.

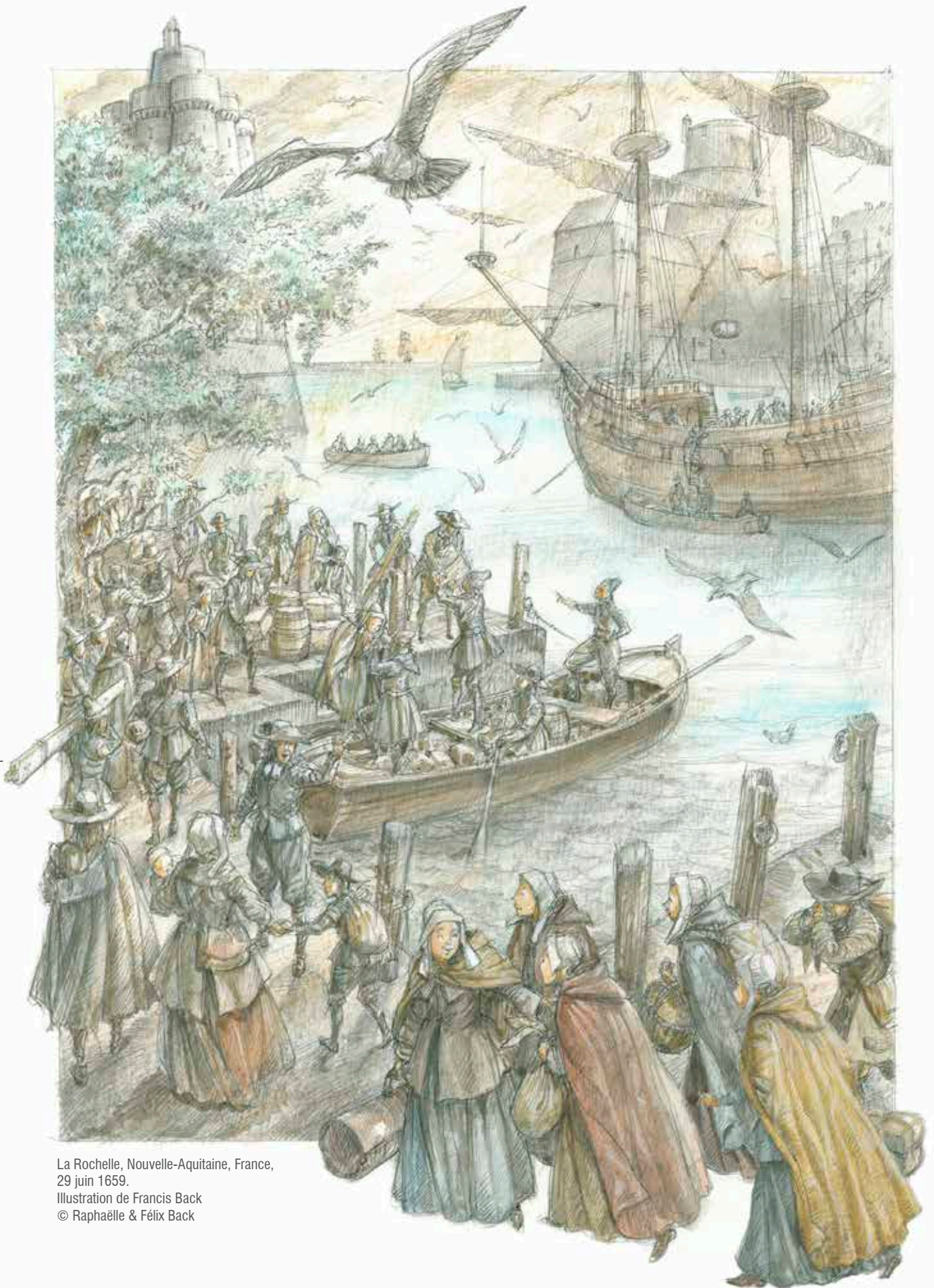
Avant de s'en aller, hélas, à tout jamais,
Ils ont pleuré, dansé et ils se sont aimés.
Ils ont connu des joies, des drames, des souffrances,
La famine, le froid, le bonheur, les errances,
Les invasions, la guerre, le progrès et la paix,
Ont manié la fourche, la quenouille ou l'épée,
Se déplaçant à pied, à cheval, en carrosse,
Restant près du clocher ou bien roulant leur bosse.

A travers les époques, les coutumes, les lois,
Avec des empereurs, des présidents, des rois
Du fabricant de drap au maréchal ferrant
Du pauvre journalier au riche paysan,
Ils ont forgé l'Histoire et laissé leur empreinte
Sur une vaste fresque que chacun d'eux a peinte.
Sans se douter, qu'un jour, sur un ordinateur
Leur existence enfin serait mise à l'honneur !

Sans cette chaîne humaine, sans ces précieux maillons
Qu'ils soient en beaux atours ou qu'ils soient en haillons,
Sans ces vies, ces naissances, ce cycle interminable
Qui n'était pas pour eux toujours très charitable,
Sans ce fil qu'ont tissé maintes générations,
Avec persévérance, avec obstination,
Je ne serais pas là pour leur dire merci.
Oui, ce sont mes ancêtres !...
Peut-être les vôtres aussi ?

Catherine Lavenet

Source : sngenealogie.ch



La Rochelle, Nouvelle-Aquitaine, France,
29 juin 1659.
Illustration de Francis Back
© Raphaëlle & Félix Back

Le périple d'une fille à marier

par Martine Laverdure

En 1663, la Nouvelle-France compte de 6 à 14 hommes pour 1 femme en âge de se marier, selon les lieux d'établissement, donc une moyenne de 10 hommes pour une femme. Le peuplement de la colonie se fait donc au compte-goutte.

Les décisions royales

Le roi Louis XIV prend donc les choses en main : il dissout la Compagnie des Cent-Associés, qui avait pour mandat de peupler la colonie et de faire la traite de la fourrure, mais qui a priorisé le commerce au détriment du peuplement.

Le roi instaure alors un conseil souverain, composé du gouverneur, de l'intendant, de l'évêque et de quelques conseillers. Pour assurer la sécurité de la colonie face à la menace iroquoise, du commerce et du peuplement, il y dépêche le régiment de Carignan-Salières, soit plus de 1 200 soldats, qui viendront défendre la colonie de 1665 à 1668.

Louis XIV favorise aussi l'envoi de filles à marier, pour la plupart de jeunes femmes célibataires, orphelines de conditions modestes ou encore veuves sans enfant. Elles sont âgées de 14 à 30 ans. Ces femmes veulent émigrer en Nouvelle-France pour se marier, s'établir, fonder un foyer et avoir des enfants.

Le recrutement se fait grâce à une équipe dirigée par l'intendant Jean Talon, par le ministre Jean-Baptiste Colbert et par le clergé ainsi que par les religieuses des institutions, par exemple l'Hôpital de la Salpêtrière. Sur les 764 filles à marier, le tiers provient de Paris et les autres sont de la Normandie, du centre, de l'ouest et du nord de la France, et même d'Allemagne et d'Angleterre.

Les critères de recrutement : être belle, travaillante, débrouillarde, capable de faire des ouvrages de main, en santé, saine de corps et d'esprit et libre d'attache familiale. Et, bien sûr, de bonnes catholiques.

Après les adieux à ceux et celles qu'elles laissent derrière, elles se rendent au lieu d'embarquement, soit le port de La Rochelle en 1663, puis de Dieppe et du Havre de 1664 à 1673.

Le départ de Catherine Clérice

Je me présente : Catherine Clérice, Parisienne de la paroisse de Saint-Sulpice. Je suis née dans le faubourg Saint-Germain en 1650. Je suis la fille de Pierre Clérice, maçon, et de Marie Lefebvre.

En France, la vie est si misérable. Avec les maladies, les famines, les gens ont peine à survivre. À l'office du dimanche, l'espoir d'une meilleure vie nous est rapporté par le curé. Il nous parle avec beaucoup de ferveur de toutes les richesses de la Nouvelle-France, des vastes territoires, des forêts remplies de gibier, des rivières pleines de poissons, de l'air pur. On peut chasser et pêcher dans la colonie sans rien devoir au seigneur.

Les préparatifs

Ma mère me prépare donc ma cassette, un petit coffre qui contient :

- 2 habits, un de camelot de Hollande (étoffe faite de poil de chèvre et de laine) et l'autre de toile;
- 2 jupes en ferrandine;
- 5 mouchoirs de coton;
- 4 cornettes de toile;
- 1 manchon en peau de mouton;
- 2 paires de gants;
- 1 paire de bas;
- des rubans à souliers;
- des lacets de corsage;
- 1 peigne;
- 1 couteau;
- 1 lucette (Genre de petite fourchette à tricoter.);
- 1 paire de ciseaux;
- du fil blanc;
- 100 aiguilles;
- 1000 épingles.

J'ai donc des biens estimés à 200 livres, en plus de la dot du roi pour payer mon passage sur le bateau.

Ces paroles résonnent dans ma tête et dans mon cœur. J'ai 21 ans et je me sens capable de mener cette aventure. Mes parents m'encouragent à tenter ma chance pour le nouveau pays. Je pourrais y choisir mon mari et nous aurions une terre à léguer à nos enfants.

D'ailleurs, ma paroisse de Saint-Sulpice a fait beaucoup pour la Nouvelle-France. Entre 1663 et 1673, 46 filles à marier sont parties pour la colonie avec un certificat de bonnes mœurs signé par notre curé Alexandre Le Ragois de Bretonvilliers.

Cassette d'une fille à marier.
Photo : © Luc Charron



Les adieux

C'est l'heure des adieux et je sais que je ne reverrai plus jamais mes parents ni mon frère. Des larmes coulent sur nos joues. Ma mère me donne un mouchoir qu'elle a brodé et me dit : « Ma fille, sois courageuse. Une vie meilleure t'attend là-bas et, surtout, prie beaucoup le bon Dieu, qui va t'aider. »

Au printemps 1671, je quitte la maison sous bonne garde avec les filles de ma paroisse, bien chaperonnées par une dame sage choisie par le curé.

- **Anne Barillet** : Elle est orpheline de père. Sa mère peine à joindre les deux bouts et est convaincue que sa fille doit partir pour la colonie puisque sa vie sera bonne dans ce pays riche. Anne part avec 400 livres en biens et elle reçoit la dot du roi de 50 livres.

- **Marie-Madeleine Canard** : Elle est orpheline de mère. Son père est tailleur d'habits. Marie-Madeleine apporte des biens d'une valeur de 300 livres et reçoit la dot du roi de 50 livres.

- **Marie-Reine Charpentier** : Marchande, elle prend la décision de partir, car son père est décédé depuis peu; il était bourgeois et maître tailleur d'habits de la reine. Malgré sa position enviable, elle choisit l'aventure du nouveau pays. Elle possède 400 livres de biens et reçoit du roi une dot de 100 livres.

- **Anne Guillaume** : Elle est orpheline de mère. Son père est maître bourselier et il l'a encouragée à partir pour la colonie en lui donnant 300 livres de biens. Anne reçoit aussi la dot du roi de 50 livres.

- **Marie-Marguerite Haley** : Puisque la vie en France est difficile pour une femme seule avec peu de fortune, elle décide de tout quitter pour

l'espérance d'un destin plus doux. Veuve de Pierre Petit, elle possède 200 livres et reçoit la dot du roi de 50 livres.

- **Elisabeth de Laguéripière** : Elle est orpheline de père et de mère. Sans père, pas de dot. Sans dot, pas de mariage possible en France. Elle veut se trouver un bon mari et fonder une famille. Elle part avec 500 livres de biens.

- **Marie Moitié** : Encouragée par ses parents à faire ses bagages et à partir, elle est déterminée et prête pour ce périple. Elle possède 300 livres et reçoit une dot substantielle du roi de 200 livres.

- **Marguerite Sel** : Elle est orpheline de père. Sa mère est dans une pauvreté sans nom et elle veut voir sa fille partir pour la Nouvelle-France, car un destin meilleur l'y attend. Marguerite rassemble des biens qui valent 200 livres et reçoit la dot du roi de 50 livres.

- **Marguerite Sellerin** : Elle est orpheline de père. Sa mère souhaite que sa fille ait une vie meilleure, donc elle l'encourage à partir pour le nouveau pays. Marguerite apporte 300 livres en biens et la dot du roi de 50 livres.

- **Françoise Tierce** : Elle est orpheline de mère. Son père espère qu'elle trouvera un bon mari. Il lui donne 200 livres en biens et elle reçoit la dot du roi de 50 livres.

- **Louise Vitard** : Elle a perdu son père bourgeois et marchand. Sa mère lui souhaite de trouver un gentilhomme comme mari et lui laisse la somme de 600 livres en biens.



Le départ vers le port de Dieppe

Ensemble, nous voyageons sur la Seine en barque et croisons d'autres embarcations avec des filles comme nous qui se rendent jusqu'au port de Dieppe. Là-bas nous attend demoiselle Elisabeth Estienne, notre accompagnatrice. Elle promet de nous protéger avec une discipline rigoureuse, car, sur le navire, nous serons en contact avec les matelots, les engagés et les soldats. Elle nous explique que le voyage sera long et peu confortable. Et elle ajoute : « Quand on part à la guerre, on prie une fois; quand on prend la mer, on prie deux fois. »

Nous sommes une centaine de filles à marier, dont une vingtaine de Parisiennes, qui attendent de monter sur le navire. Nous ne sommes pas les seules, car il y a aussi une centaine d'hommes, dont :

- **Jean-Baptiste Deschamps**, sieur de La Bouteillerie, accompagné de deux charpentiers, deux maçons et quatre manœuvres, pour défricher des terres que le roi lui a concédées jusqu'à concurrence de 1000 arpents;

- **Damien Bérubé**, engagé;
- **Jacques Miville-Deschênes**, engagé;
- **Robert Lévesque**, charpentier;
- **Jacques Thiboutot**, boulanger;
- **Idebon Raclos**, écuyer, père de Françoise, de Madeleine et de Marie, venu pour s'assurer que ses filles feront bon voyage.

Demoiselle Estienne nous rassemble toutes à l'église Saint-Jacques pour nous mettre en règle avec Dieu. Je prie et demande au bon Dieu de bien vouloir veiller sur moi pour que notre traversée soit paisible et que nous ne rencontrions ni tempête, ni pirates, ni ennemis anglais.

En attendant le départ, nous sommes logées chez les religieuses hospitalières et nous les aidons dans leurs tâches quotidiennes. Elles partagent avec nous les connaissances qu'elles ont acquises au contact des voyageurs, des marchands et des marins concernant la traversée, la vie en Nouvelle-France et le climat là-bas.

L'embarquement

Sur le quai, le capitaine attend les vents favorables pour partir. Ses marins chargent une cargaison de vin et d'eau-de-vie, de prunes, des draperies, des couvertures, 50 moutons et 50 brebis, 10 ânes et 10 ânesses, 4 cochons et 4 truies ainsi que beaucoup d'autres marchandises pour la vie dans la colonie.

Ils embarquent aussi des « munitions de bouche », soit la nourriture pour la traversée :

- *farine, semoule de maïs ou d'avoine, biscuits de marin (un pain cuit deux fois pour qu'il durcisse et se conserve mieux), poisson séché (morue ou hareng), lard, pois, fèves, beurre, huile et eau.*

Les marchandises sont conservées dans des barils et des tonneaux de bois ou des jarres en terre cuite dont l'intérieur est recouvert d'un glacis pour assurer l'étanchéité.

L'équipage du navire Saint-Jean-Baptiste est composé d'une vingtaine d'hommes, dont le capitaine, le maître, le contremaître, le chirurgien, le tonnelier, le maître valet, les charpentiers et les matelots.

À la fin du mois de juin 1671, les vents se lèvent enfin : c'est l'heure de l'embarquement pour notre contingent.

La traversée

Nous, les gens du commun, sommes logés dans la sainte-barbe, l'endroit du navire où, en temps de guerre, on dispose les canons. Il est nommé ainsi en l'honneur de sainte Barbe, la patronne des canoniers. C'est un lieu sombre, froid et humide, d'une hauteur d'environ 1 toise (1,94 m ou 6,4 pi).

Les femmes s'installent d'un bord, les hommes de l'autre et les familles au centre. Demoiselle Estienne nous explique que, sur certains navires, il y a des cloisons pour bien séparer les gens qui ne sont pas du même sexe. Parfois, on divise aussi les couples et les familles.

Pour dormir, on nous attribue des couchettes superposées et étroites où nous dormons toujours vêtues et à plusieurs par lit. Ma cassette est utile pour tout : elle devient une armoire, une table, une chaise, et j'en prends un soin jaloux. Le plus souvent, je m'assois à même le sol. Tous les meubles sont fixés pour éviter les accidents lorsqu'il y a un fort tangage.

Durant la traversée, les aliments frais sont vite passés. D'ailleurs, l'eau et la nourriture sont rationnées, car on ne connaît pas la durée exacte du voyage. S'il est plus long que prévu, il faut éviter la pénurie ou, pire, la famine.

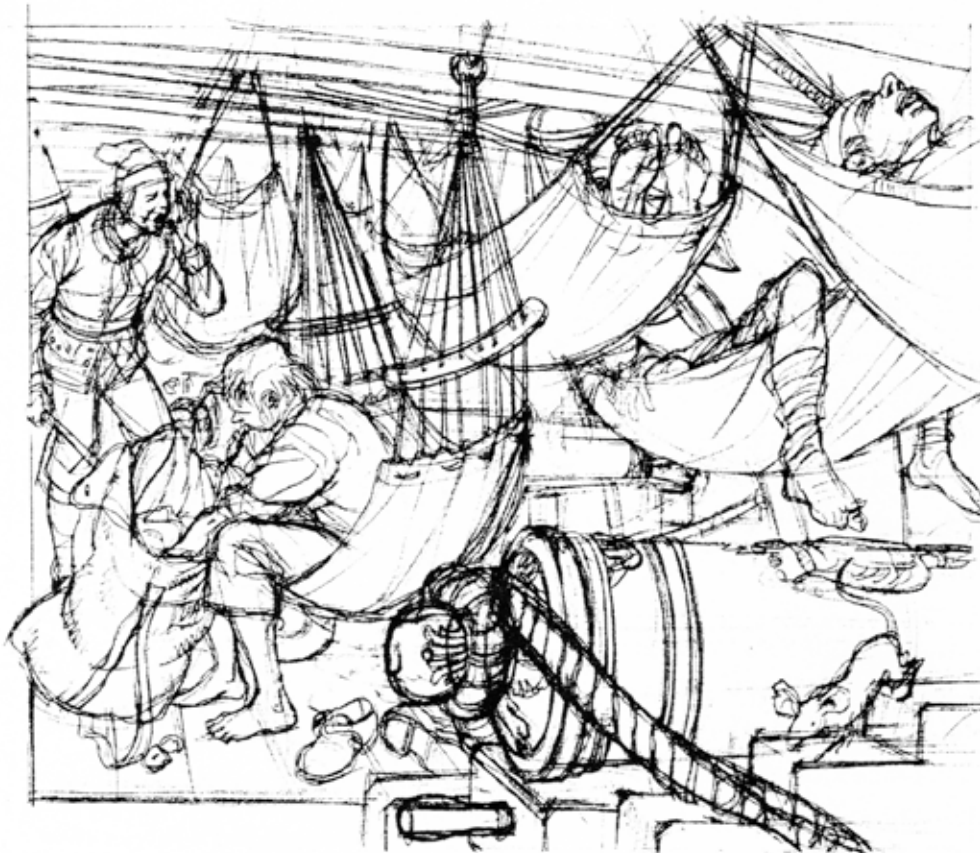
Le matin, nous mangeons un léger repas : une sorte de potage composé de semoule de maïs ou d'avoine avec des pois et des fèves ainsi que du poisson séché.

Il arrive parfois que le «coq» (le cuisinier) puisse allumer un feu sans danger, alors il ajoute de la graisse au potage. Or, ce n'est pas arrivé souvent, car, en tout temps, il faut penser au pire ennemi à bord : le feu. Puisqu'il est interdit de fumer,

les gens chiquent ou prisent le tabac. Il est aussi défendu d'allumer une lanterne ou une chandelle.

Le soir, nous mangeons un biscuit de marin qui est dur comme la roche. Pour réussir à le croquer, nous le trempions dans l'eau pour ne pas nous briser les dents.

Les hommes boivent du vin et du cidre. L'eau est un breuvage rare : on la garde sous clé. Malheureusement, elle se corrompt rapidement; après deux semaines, l'eau devient brouillée, épaisse, malodorante et visqueuse. Après un mois de fermentation, les débris se déposent et l'eau s'éclaircit. Puis, un autre processus de fermentation commence : des vers, des larves et des algues apparaissent. On la consomme en se bouchant le nez, en fermant les yeux et en espérant ne pas être malade.



La traversée

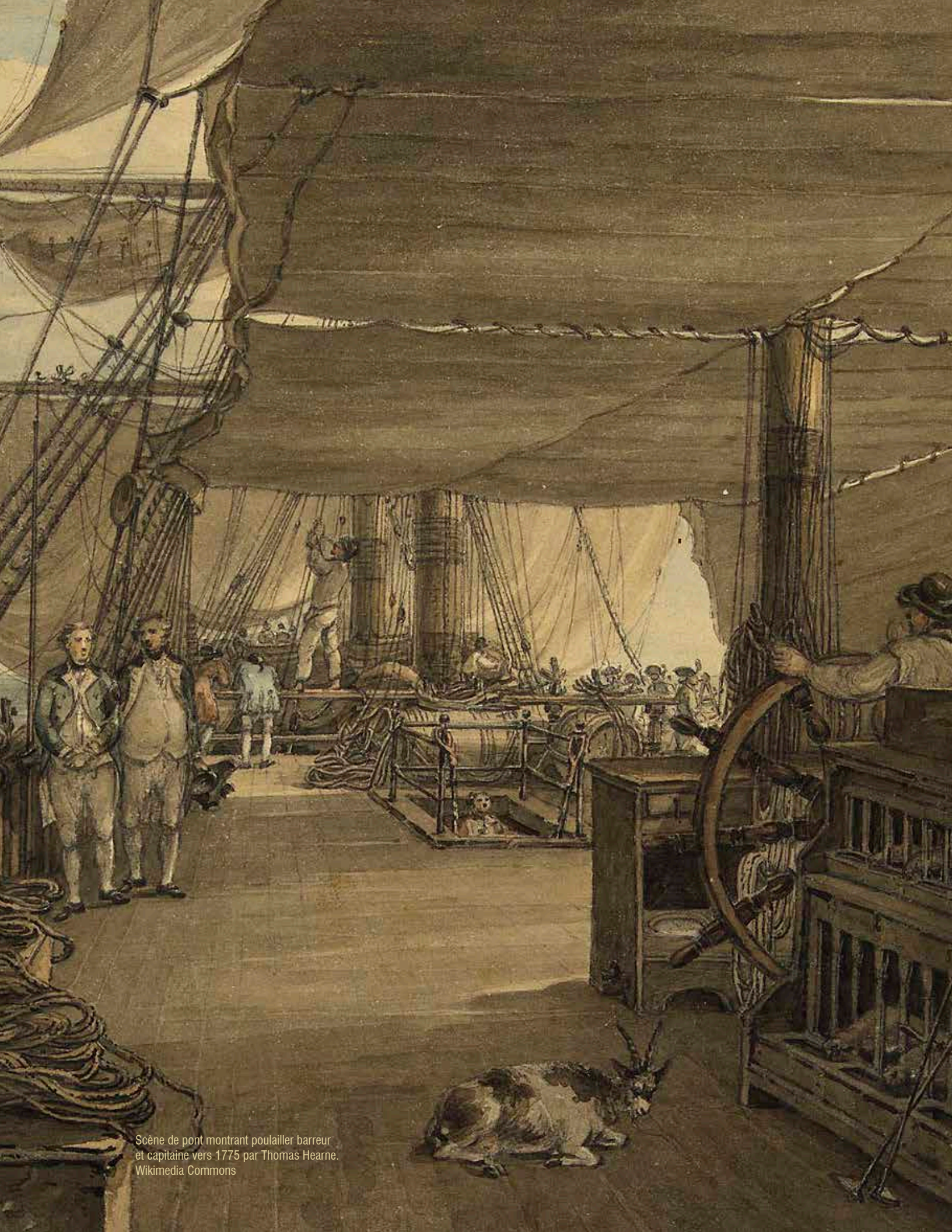
Dans la sainte-barbe, nous sommes tassés comme des poissons. Avec le roulis de la mer, les gémissements et les odeurs de tous les passagers, l'endroit devient vite malodorant. Il faut s'habituer à la promiscuité, sans oublier qu'il y a des animaux à bord, avec leur odeur qui émane. Les jours passant, il y a de plus en plus d'humidité et de moisissure, avec en plus des gens qui sont malades de vomissements ou de diarrhée.

Nous devons supporter pleurs, ronflements, rots, flatulences et lamentations. Le manque d'hygiène corporelle apporte des conséquences malheureuses comme la gale, les tiques et les poux.

Il faut donc essayer de garder les lieux salubres pour éviter les épidémies. Il s'avère difficile de faire sa toilette, à cause du manque d'espace et du manque d'eau. Sans oublier que l'air salin et l'eau salée rendent la peau poisseuse. Comme nous avons cette croyance que l'eau chaude ouvre les pores de la peau, permet aux miasmes et microbes d'y pénétrer, puis de provoquer une atteinte aux organes occasionnant des maladies, nous pratiquons la toilette sèche avec un linge blanc. Nous nous frottons le visage, les bras et seulement les parties du corps exposées, car la religion nous interdit de nous toucher et de nous dénuder. Et nous changeons de vêtements très rarement. Pour les dents, nous les frottons avec un chiffon sec.

Quand il y a plusieurs femmes, enfermées dans un petit espace, qui sont toutes menstruées en même temps, il y a beaucoup de guenilles à laver dans l'eau de mer et d'humeurs extrêmes à gérer.





Scène de pont montrant poulailler barreur
et capitaine vers 1775 par Thomas Hearne.
Wikimedia Commons

À l'avant du navire, il y a la poulaine, qui est située à fleur d'eau. C'est un petit pont ajouré par un treillis de bois pour laisser passer nos besoins. C'est une latrine à ciel ouvert qui est utilisable seulement par beau temps et de jour afin d'éviter de tomber à la mer. Sinon, il y a les seaux que les marins viennent vider. Toutefois, il arrive que les seaux se renversent, alors ils font monter un cochon qui nettoie le plancher, car cette bête a un estomac à toute épreuve.

Le chirurgien ne manque pas de travail : il distribue des potions, applique des onguents sur des peaux irritées et des plaies, «ramanche» des cassures et des foulures ou encore soigne des abcès de bouche ou de peau.

L'aumônier soigne plutôt les âmes, car bien des émotions habitent les passagers et les membres d'équipage tout au long de la longue traversée : l'espoir, l'ennui, la joie, la colère, la peur, le découragement, l'incertitude. Nous prions avec lui pour que Dieu veille sur nous.

Il doit aussi s'occuper des sépultures, car malheureusement la mort frappe sur le navire. L'aumônier doit d'abord s'occuper du corps, qu'il dépose dans un linceul, soit une couverture ou une toile. Il organise une cérémonie, au cours de laquelle un mousse porte un flambeau allumé et un autre porte une croix. Ensuite, il récite la prière aux morts en présence de l'équipage et bénit le corps. On leste le corps avec une pierre déposée dans le linceul. On l'envoie à la mer en même temps qu'un tison enflammé qui représente la terre. Les biens du défunt sont remis à la famille; ils sont utilisés pour payer la traversée, vendus ou donnés.

La vie sur le navire est difficile lorsque la mer est agitée. Tous les passagers demeurent à l'intérieur de la sainte-barbe avec le tangage. Ceux qui n'ont pas été encore malades le sont. Les écoutes sont fermées, alors l'air devient vicié plus rapidement. À cause du roulis important, les déplacements

sont vraiment ardues, voire impossibles. Et il fait noir comme chez le loup.

En tout temps, l'eau de pluie et de mer s'infiltrer et mouille les lieux. Nous n'avons pas le choix de surélever les objets et de surveiller leur état afin d'éviter la moisissure.

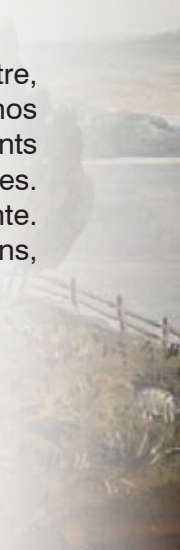
Quand il y a de grosses chaleurs, les endroits ombragés ou aérés sont convoités. Nous nous retrouvons à plusieurs dans le même lieu, ce qui devient vite étouffant. Après le coucher du soleil, il n'y a plus de déplacements : nous demeurons dans le silence et la noirceur.

Lorsque le temps le permet, nous avons accès aux ponts, mais seulement de jour. Par contre, les filles à marier sont toujours accompagnées. Les marins n'apprécient guère notre présence, car ils ont peur que nous tombions à la mer. Le capitaine ne veut jamais voir une fille se déplacer seule, ni sur le pont ni ailleurs.

Tous les jours, quand le climat le permet, nous assistons à une messe sur le pont et prions avec beaucoup de ferveur pour arriver saines et sauvées à bon port.

Pendant ces longs et pénibles jours sur l'océan, nous parlons de la Nouvelle-France et de ce qui nous attend. Marie-Madeleine Canard, Marguerite Sellerin et moi devenons rapidement amies : nous ne nous lâchons pas et nous encourageons. Nous prions pour que le bon Dieu intercède à nos demandes en promettant de rester de bonnes catholiques pieuses.

Nous rêvons d'habiter une à côté de l'autre, car nous pourrions ainsi nous entraider dans nos tâches quotidiennes. Nous aurions des enfants et serions les marraines des enfants des autres. L'amitié entre nous est très forte et importante. Grâce à toutes nos rêveries et nos conversations, la traversée semble plus facile, malgré tout.



L'arrivée en Nouvelle-France

Après presque trois mois en mer, le 15 août 1671, j'entends crier : «Terre! Terre!»

Nous montons sur le pont et le capitaine nous pointe Terre-Neuve. Le bateau jette l'ancre à Tadoussac, à l'anse du Moulin-à-Baude, un important poste de traite de fourrures; un lieu protégé et calme. Il y a des Autochtones, des hommes du peuple montagnais, qui sont nos alliés. Nous descendons pour nous reposer, pour manger et pour nous rafraîchir.

Un guide autochtone embarque : c'est un pilote aguerri qui connaît bien les eaux du fleuve Saint-Laurent. Il pilote le navire jusqu'aux portes de la ville de Québec.

Le capitaine jette l'ancre dans les eaux profondes en face de Québec. Des chaloupes et des barques nous emmènent sur la terre ferme avec nos coffres et nos cassettes. Nous débarquons enfin! Je suis dans un état lamentable, épuisée, pas mieux que morte...

Nous sommes accueillies par les dignitaires : quelques membres du conseil souverain, le curé de Notre-Dame de Québec Henri de Bernières, Madame de La Peltrie, Madame Gasnier et les Ursulines. Ce sont les religieuses qui prennent soin de moi et de mes compagnes pour nous remplumer et nous refaire une santé.

Après quelques jours, nous nous sommes lavées, avons dormi et mangé, et nos vêtements sont propres. Certaines d'entre nous sont attendues aux Trois-Rivières ou à Ville-Marie. Dame Gasnier nous apprend les us et coutumes du pays : « Mes filles, pour choisir un bon mari, il faut qu'il ait commencé à défricher sa terre et qu'il construise sa cabane. » C'est elle qui organise des rencontres dans sa maison de la basse-ville de Québec avec des prétendants prêts à se marier.

Vue de Québec depuis le haut du Montmorency.
Roebuck, William, ca. 1797-1847, ca. 1820-1825.
Bibliothèque et Archives Canada, no d'acc R9266-349
Collection de Canadiana Peter Winkworth



Jacques Lussier
et
Catherine Clerice.



Source inconnue.

Le mariage

J'y fais la rencontre de Jacques Lussier, Parisien comme moi, un engagé – un « 36 mois » – qui s'est embarqué en 1666 pour la Nouvelle-France. Il est veuf depuis peu. Sa femme Charlotte Lamarche, fille à marier arrivée en 1669, est décédée des suites de son accouchement de leur fille Marie. Il est habitant.

Je l'écoute me raconter son périple dans la colonie. Je sens que Jacques est un homme vaillant, qui a le cœur sur la main, et je me sens capable d'aimer sa fille comme la mienne. Il a une terre et sa cabane dans le fief du Tremblay. C'est un bon parti.

Jacques et moi signons notre contrat de mariage le 11 octobre 1671 devant le notaire Becquet et devant témoins :

- **Jean Lerouge**, arpenteur et maçon;
- **Toussaint Dubau**, maître cordonnier;
- **Bernard Vêsin**
- **Jacques Baron**

Le contrat de mariage est une plus grande fête que la noce. Notre mariage est célébré le lendemain, le 12 octobre 1671, à l'église Notre-Dame

de Québec. Nos témoins sont Toussaint Dubau, Louis Denis dit Le petit Lafontaine et René Dumas dit Rencontre. Il officialise l'union devant Dieu. Attention : on ne se marie pas lors des fêtes religieuses, ni les dimanches, ni lors des récoltes.

Comme promis sur le bateau, Marie-Madeleine Canard, qui a épousé Crespin Thuillier dit La Tour, et Marguerite Sellerin, qui a choisi Louis Denis dit Lafontaine, se marient le même jour et nous deviendrons voisins. Que demander de plus !

Nous quittons Québec vers le fief du Tremblay pour un voyage en barque de plusieurs jours. Après trois jours, nous nous ravitaillons au Trois-Rivières, puis reprenons la route vers Boucherville, un périple de cinq jours en canot. Le fleuve étant difficile et capricieux à naviguer, nous couchons en chemin sur des rives sauvages. En Nouvelle-France, on se déplace sur l'eau, car il n'y a pas de routes. Les Autochtones appellent le fleuve Saint-Laurent « le chemin qui marche ».

Ce fleuve va malheureusement me donner une grande épreuve, car mes compagnes de voyage et amies se noient le 30 octobre 1672, en face de Boucherville. Je suis dévastée.

La famille

Après quelques années au fief du Tremblay où j'ai donné naissance à nos deux premiers enfants, dont le premier est mort-né et Christophe né le 15 septembre 1673, nous déménageons au Cap de Varennes où le seigneur René Gaultier concède une terre à Jacques le 22 août 1674.

Au recensement de 1681 :

- nous possédons 5 bêtes à cornes;
- nous avons défriché 9 arpents de terre;
- nos enfants **Marie**, fille de de Jacques et de sa première épouse Charlotte Lamarche (née le 3 février 1671), **Christophe** (né le 15 septembre 1673), **Pierre** (né le 20 mai 1675), **Marie-Catherine** (née le 20 janvier 1677) et **Jacques** (né le 15 septembre 1678) s'assoient autour de notre table tous les jours.

Achats, ventes, locations de terres et de marchandises : avec la force de notre travail, la valeur de nos biens augmente et le nombre d'enfants aussi :

- **François** naît le 9 juillet 1680, mais vit seulement 17 jours et est inhumé le jour suivant son décès dans le cimetière de Boucherville;
- **Marie-Madeleine** est baptisée le 21 septembre 1681 à Pointe-aux-Trembles;
- **Marie-Marguerite** voit le jour le 3 septembre 1683 et est baptisée le 5 septembre à Pointe-aux-Trembles en l'absence du curé de Boucherville;

- **Jean-Baptiste-Isaac** naît le 11 août 1685;
- **Jean** voit le jour le 1er mars 1687 et est baptisé le lendemain à Boucherville, mais il décède le 10 décembre. Son corps est mis en terre deux jours plus tard à Boucherville;
- **Marie-Louise** est baptisée le 27 mars 1689 dans la maison du seigneur de Varennes, mais l'acte de baptême figure dans le registre de Boucherville;
- **Marie-Jeanne** naît le 20 février 1692 et est baptisée trois jours plus tard. Son acte de baptême est inscrit dans le registre de Boucherville.

Par la suite, 9 de mes 12 enfants se marient. Ils me donnent 48 petits-enfants et 103 arrière-petits-enfants. Jacques est nommé capitaine de milice de la côte de Varennes. À mon grand désarroi, il se noie à l'automne 1712 et son corps est repêché sur les côtes de Saurel au printemps suivant.

Quand je suis partie de France, j'étais déterminée à prendre mon avenir en main. Mon rêve de choisir un mari, de m'établir et de fonder une famille s'est réalisé.

Je quitte ce monde en 1715 en ayant accompli ma mission : peupler la jeune colonie.

RÉFÉRENCES

CHARBONNEAU, Hubert et collab. *Naissance d'une population : les Français établis au Canada au XVII^e siècle*. Presses de l'Université de Montréal, 1987.

JETTÉ, René. *Dictionnaire généalogique des familles du Québec*. Presses de l'Université de Montréal, 1983.

LANDRY, Yves. *Les Filles du roi au XVII^e siècle : orphelines en France, pionnières au Canada*. Leméac, 1992.

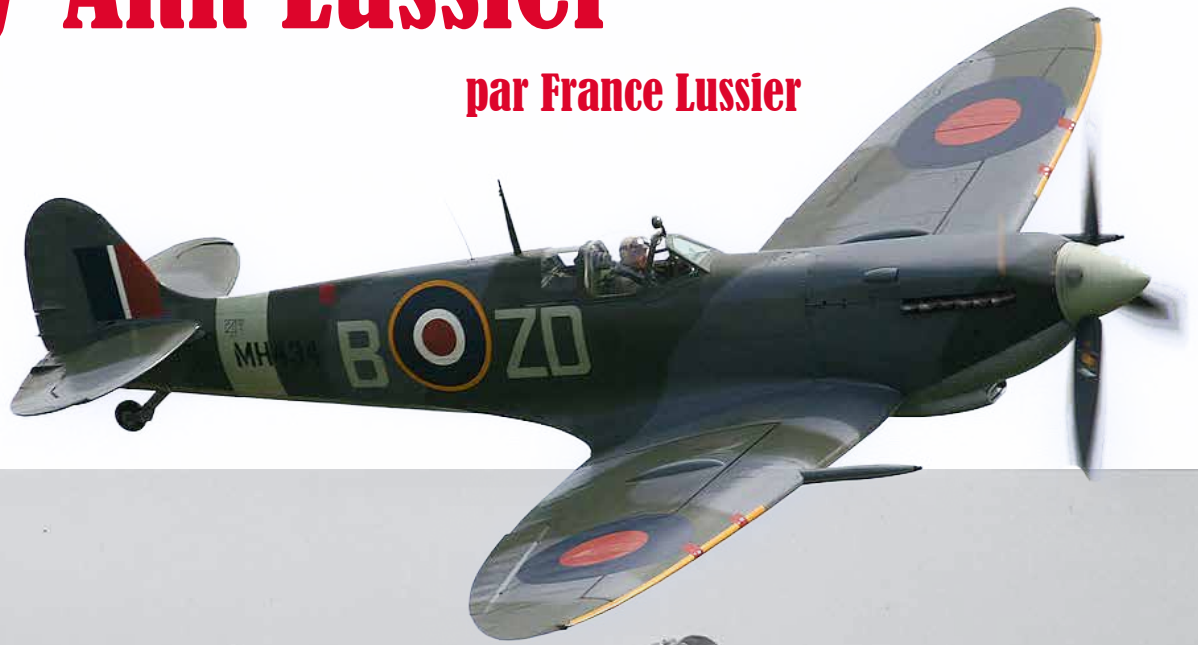
PERRON, Guy. (s. d.). *La vie de nos ancêtres à travers les documents d'archives – Entre La Rochelle et les colonies* [Blogue]. <https://lebloguedeguyperon.wordpress.com/page/8>

Société d'histoire de Varennes. Jacques Lussier arrive : familles pionnières de Varennes [Brochure].

Société d'histoire des Filles du Roy. Les Filles du Roy – pionnières des seigneuries de Varennes et de Verchères. Septentrion, 2022.

L'héroïque Betty-Ann Lussier

par France Lussier



Betty

Women pilots of the Air Transport Auxiliary (ATA) in flying kit at Hatfield, 10 January 1940. Wikimedia Commons

Bien avant la Seconde Guerre mondiale, plusieurs femmes pilotes ont marqué le domaine de l'aviation, dont Jacqueline Cochrane, qui a battu plusieurs records de vitesse au cours de sa longue carrière. Il y a eu aussi Nancy Harness Love, Elizabeth Gardner et bien d'autres, qui ont eu une carrière tout aussi florissante.

Betty Ann Lussier fut une de celles qui ont marqué notre histoire au XX^e siècle : une femme téméraire qui n'a jamais eu froid aux yeux. Dans son autobiographie, *Intrepid woman: Betty Lussier's secret war*, elle décrit avec précision et passion ce qui l'a propulsée vers une incroyable destinée : femme pilote et agente de contre-espionnage.

Voici l'étonnant et périlleux parcours d'une jeune femme qui, à 20 ans, s'est embarquée pour aller défendre l'Europe en ce temps de guerre.

Enfance et avant-guerre

Betty est venue au monde le 20 décembre 1921, alors que ses parents, Vera Fleming et Émile John Lussier, étaient propriétaires d'une ferme laitière près de Medicine Hat, en Alberta. Quatre ans plus tard, ils firent l'acquisition d'une ferme laitière à Huntingfield, dans le Maryland, près de la baie de Chesapeake. À ce moment, la famille Lussier se composait de trois filles : l'aînée Jane, Betty et la cadette Nita. Par la suite, trois autres filles vinrent compléter le tableau familial, mais une seule survécut : Suzanne.

La maison fut achetée pour 15 000 \$. En ce temps de dépression, la vie n'était certes pas idyllique. Sans eau courante ni électricité, ils utilisaient des lampes au kérosène pour l'éclairage. Un puits à l'arrière fournissait l'eau, tirée à l'aide de seaux. Une toilette extérieure (bécosse) servait pour les besoins d'hygiène.

Grâce à la production laitière, Émile Lussier put, au fil du temps, apporter des améliorations à la

maison, soit l'installation de la plomberie et de l'électricité. Cela contribua grandement à une meilleure qualité de vie. Toutefois, la vie à la ferme à cette époque était loin d'un camp de vacances. Lever tôt, vers 4 h 30, pour traire les vaches, puis une seconde fois vers 16 h 30. Il fallait transporter les bidons remplis de lait, pesant plus de 100 livres (45 kg) chacun, dans un camion jusqu'à l'entrepôt, situé à une dizaine de kilomètres.

Sans aide embauchée, la famille entière participait à toutes les tâches. Sans permis de conduire, les trois sœurs conduisaient le camion tour à tour pour les corvées de transport. À 12 ans, Betty avait acquis des habiletés en agriculture, à manipuler et conduire de la machinerie lourde. Pendant l'année scolaire, Vera et Émile veillaient aussi à ce que leurs filles aient une bonne éducation.

Se considérant comme un garçon manqué, Betty ne se trouvait pas jolie, en comparaison avec sa sœur Jane, qui ressemblait à Elizabeth Taylor, et Nita, à une beauté exotique. Betty n'aimait pas se mettre en valeur, ses goûts vestimentaires étant nuls. Son attitude de rebelle l'amenait parfois à la confrontation avec ses professeurs, mais aussi à défendre les plus faibles.

Aussi, un jour, à l'école, elle n'hésita pas à frapper de son poing un garçon qui s'en prenait à un autre plus frêle. Surpris, le costaud prit le coup en culbutant sur le dos. Il reprit sa place sans rien dire, libérant l'autre jeune de ses sauvages assauts. Par la suite, Betty s'imposa à l'école et le harcèlement cessa.

Toutefois, c'est au cours de cette période qu'Émile Lussier pava une toute nouvelle voie pour Betty. Héros de la Première Guerre mondiale et décoré de la *British Distinguished Flying Cross*, Émile transmit à sa fille son amour pour l'aviation. Aussi, à 16 ans, Betty eut la chance de piloter un Piper Cub, une passion qui ne la quitta plus jamais.

La guerre 39-45 : un rêve ambitieux

Betty et sa sœur Nita étaient encore adolescentes lorsqu'en 1939, l'Allemagne débuta son invasion avec l'annexion de la Tchécoslovaquie. Lorsque la Luftwaffe, l'impressionnante aviation allemande, menaçait de bombarder Londres, elles ont pris leur décision. Elles iraient combattre de l'autre côté de l'océan.

Avant tout, elles devaient terminer leurs études. Inscrites à l'Université du Maryland, les deux sœurs ont combiné emplois et cours afin de payer leurs frais de scolarité et leur loyer. Malgré son rêve de piloter, Betty a dû faire face à beaucoup de réticence. Parce qu'elle était une femme, les portes se fermaient. Mais, c'était sans compter sur sa persévérance. À travers ses autres obligations, elle s'est donc inscrite à des cours de pilotage, le CPT (civilian pilot training). Ce nouveau programme avait été implanté en 1938 par le gouvernement afin de créer une liste de pilotes civils pour la sécurité nationale.



Betty a travaillé sans relâche, dormant peu, allant à ses cours à l'université, travaillant pour gagner un salaire afin de payer ses cours de pilotage. Surchargée par toutes ses obligations, Betty a dû faire un choix : ses études ou se consacrer à sa passion, le pilotage.

En 1940, la France venait de capituler en faveur des Allemands. Devant la résistance des Britanniques, Hitler envoya la Luftwaffe bombarder des aérodromes, des stations radars et tout autre lieu stratégique en Angleterre. Après s'être regroupée, la RAF (Royal Air Force) infligea une défaite mémorable à la Luftwaffe au cours d'une bataille qui allait devenir la Bataille de l'Angleterre. Une vengeance impitoyable qui laissa Hitler dans une rage incontrôlable.

À cette même époque, les États-Unis, qui ne désiraient pas appuyer cette guerre en Europe, furent confrontés à une terrible tragédie qui entra dans l'histoire. Le 7 décembre 1941, Pearl Harbour était attaqué par les Japonais. Entretemps,

Betty poursuivait ses cours de pilotages, tout en fréquentant Charles Thomas Chittum appelé TC, son amoureux de l'époque. À son tour, TC laissa tomber ses études et s'enrôla pour devenir pilote.

Séparée dorénavant de son copain, Betty poursuivait toujours son ambition, celle de se rendre en Angleterre. Mais pour une femme, la route s'est avérée littéralement un parcours du combattant. Accompagnée de sa sœur Nita, elle tenta une rencontre avec Jacqueline Cochrane, dont la réputation n'était plus à faire comme pilote chevronnée. Mme Cochrane recrutait des femmes pour piloter avec l'ATA (Air transport auxiliary) en Angleterre. Malheureusement, Betty, qui n'avait que 20 ans et sa sœur, 19 ans, n'avaient pas l'âge requis pour le recrutement, soit 21 ans.

Le père de Betty avait comme ami de longue date, William Stephenson, un Canadien qui avait participé à des missions périlleuses lors de la Première Guerre Mondiale. William Stephenson suggéra à Betty de participer au programme nouvellement implanté par le gouvernement britannique. Comme la situation en Angleterre devenait désespérée, le gouvernement accorderait le passage gratuit à tout citoyen britannique vivant en Amérique en échange d'un engagement dans le service de guerre en Grande-Bretagne.

Ayant une double nationalité, dont la canadienne, Betty devenait une candidate idéale pour le Commonwealth. Après avoir obtenu un passeport au consulat britannique à Baltimore, Betty entreprit ses arrangements pour la traversée. Malgré ses quelques hésitations, elle fit ses adieux à sa famille et son copain TC, qui l'enviait de partir avant lui!

Préparatifs et départ pour l'Angleterre

À l'automne 1942, Betty embarqua sur un navire norvégien, le M/Scebeli pour un long voyage sur l'océan Atlantique. Accompagnée par cinq femmes et un homme, tous Anglais, Betty s'est liée d'amitié aussi avec l'équipage. Après trois semaines de voyage sur une mer houleuse et la menace constante d'un U-boat, le navire arriva à destination à Liverpool.

Après les vérifications serrées aux douanes, Betty fut plus tard accueillie par la secrétaire de William

Stephenson, Alice Green, qui vivait à Maidenhead, près de Londres, et où se trouvait le siège social de l'ATA.

L'ATA était composée d'hommes et de femmes civils, provenant de 22 pays, dont le Canada et les États-Unis. Au total, l'ATA a livré plus de 300 000 avions pendant la guerre, et qui étaient livrés aux quatre coins du pays. Aussi, ils servaient de taxi pour transporter des pilotes à travers l'Angleterre.

En libérant les hommes habilités au combat, les femmes pilotes avaient obtenu un statut égal à celui des hommes avec un salaire équivalent. Les avancements et les promotions étaient accordés en fonction de la valeur et non du sexe, et la charge de travail était répartie également entre les pilotes hommes et femmes.

Entraînement

Après avoir rencontré la commandante de l'ATA à la base aérienne, Betty dut se plier à des tests écrits et de vols de qualification. Après 2 longues semaines d'attente, elle était enfin recrutée pour le cours de pilotage avec l'ATA.

Betty fit ses débuts à l'école d'aviation à l'aérodrome de Barton-les-Clay, situé au nord de Londres. Elle dut s'adapter aux nouveaux standards de l'Angleterre, d'abord avec des températures froides et humides, avec d'épaisses brumes à la saveur de purée de pois. Déjà minée par l'isolement, Betty fut aussi éprouvée par l'accueil réservé des Anglais.

Étant loin de sa famille, elle eut par moment des regrets de s'être éloignée de la maison. Elle entretenait une correspondance assidue avec sa famille et son copain TC, ce qui lui a permis de garder le moral. Pourtant, Betty était bien décidée à s'acclimater. Après une courte période, elle se sentait plus familière avec son environnement et l'exigence de ses études.

Son entraînement comme cadet sur l'appareil Magister débuta rapidement. L'avion d'apprentissage comprenait deux places dans le cockpit, mais sans verrière. D'ailleurs, les pilotes devaient parfois voler dans des conditions climatiques difficiles et souvent dangereuses, à travers tout le pays, en ce temps de guerre.

Les ailes de la déception

Ayant en tête de se rendre de l'autre côté de la manche afin de participer activement à la défense de l'Europe, Betty a finalement atteint son but en 1943 en obtenant ses ailes avec l'ATA. Elle eut l'occasion de piloter divers appareils, dont le Hart et le Fairchild et même le Tiger Moth.

Au cours de cette période avec le ATA, entre 1942 et 1943, Betty a écrit plusieurs articles pour le journal Baltimore Sun. Elle décrivait à sa façon les magnifiques paysages qu'elle survolait, ainsi que les détails de son quotidien. Plus tard, en période post-guerre, Betty a poursuivi comme correspondante avec le même journal.

En 1943, grâce à l'opération Torche dirigée par les Alliés, les Allemands perdaient du terrain en Afrique du Nord. Des rumeurs courraient qu'une invasion à grande échelle se préparait. Plus les jours passaient et plus Betty s'impatientait. Se sachant téméraire, elle rêvait de se rendre aux zones libérées et d'ajouter dans son journal de bord, des heures sur le Spitfire ou autre Bombardier. Malheureusement, Betty apprit que les vols en zone libérée ne s'adressaient qu'aux hommes pilotes. Les femmes devaient demeurer sur place en Angleterre afin de poursuivre le ravitaillement. Cette annonce en a découragé plus d'une, dont Betty. Après avoir confronté son commandant qui ne lui a jamais fourni d'excuses, Betty a donc démissionné sur le champ.

Sachant très bien qu'elle regretterait sa décision de ne plus être aux commandes d'un appareil avec l'ATA, elle cherchera un moyen de parvenir au front autrement.



Betty-Ann Lussier, Royal Air Force.
www.threadreaderapp.com

Contre-espionnage

Elle se mit donc en contact avec William Stephenson, qui lui offrit la chance de travailler pour une nouvelle organisation de contre-espionnage américaine : l'*Office of Strategic Services* (OSS), qui devint la Central Intelligence Agency (CIA) en 1947. L'organisation recrutait des volontaires qui se rendraient de part et d'autre de la ligne de front. Betty n'en demandait pas plus.

La jeune femme devait d'abord se préparer avec un entraînement intense et spécifique au travail qui l'attendait. Elle apprit que les Britanniques avaient réussi à démystifier le fameux appareil allemand Enigma, qui envoyait des messages radio encodés entre les postes de commandement allemands et leurs nombreuses unités.

C'est Stephenson qui, au cours d'un

voyage en Pologne, longtemps avant les hostilités, avait aperçu ce curieux appareil. Réalisant son énorme potentiel auprès des services secrets britanniques (*Secret Intelligence Service* ou *MI6*), il s'était procuré la machine, qu'il avait fait transférer en pièces détachées jusqu'en Angleterre, où l'Enigma avait été reconstruite. Dorénavant, avec ces moyens en main, les Alliés pourraient compter sur la victoire et, éventuellement, la fin de la guerre.

Lors de son entraînement, Betty fut formée pour devenir une unité de liaison spéciale (*special liaison unit* ou *SLU*). Elle devait transmettre les informations ultrasecrètes obtenues avec Enigma à son état-major, tout en dissimulant la source de renseignements.

Elle devait étudier des dossiers à fond et connaître chaque particularité des personnes d'intérêt qui étaient dans son objectif. Par exemple, elle devait apprendre quels pub ou cinéma ils fréquentaient, jusqu'à leurs habitudes alimentaires et même leurs superstitions.

Après quelques semaines d'entraînement, Betty fut prête à être mobilisée pour l'unité spéciale : le X-2. Or, en mai 1943, elle reçut un télégramme de sa mère annonçant une bien mauvaise nouvelle. La veille de son départ pour l'Angleterre, après avoir complété sa formation comme pilote, son copain TC mourait dans un tragique accident de voiture. Betty n'avait jamais revu TC depuis son départ de l'Amérique un an plus tôt. Malgré sa lourde peine, elle se releva et partit peu après pour Alger.

Au départ chaotique, l'unité X-2, appelée ULTRA, dut à quelques reprises s'adapter aux commandements, qui ne cessaient de changer. Avec des agents éparpillés en France et en Italie, les communications s'avéraient difficiles. De plus, l'invasion du Jour J était attendue à tout moment.

Dans son autobiographie, Betty raconte que les Alliés avaient d'abord envisagé une invasion par l'Espagne appelée opération Banana. Toutefois, la tentative s'était avérée un fiasco. Richard Sickler (sa vraie identité étant Ricardo Sigré), capitaine de l'armée américaine d'origine catalane, faisait partie du X-2 à ce moment. Sickler avait envoyé des opérateurs afin de repérer des endroits stratégiques sur la côte espagnole. Toutefois, Franco, qui était à la tête de l'Espagne, collaborait avec Hitler.

Avant même de procéder à un quelconque déploiement, l'opération fut annulée par le QG de X-2. Les opérateurs sur place n'eurent guère de chance. Arrêtés, ils furent torturés, puis exécutés à titre d'espions.



Le 6 juin 1944 fut le fameux Jour J. À la suite de l'invasion sur les plages de Normandie, Betty et son équipe se préparaient pour une occupation au sud de la France, après leur séjour en Italie et à Alger. Les troupes ennemies se retiraient et l'équipe du X-2 savait que des collaborateurs ou espions étaient sur place pour renseigner les nazis par radio. Ces gens étaient activement recherchés par X-2. Avec une liste en main, l'unité devait identifier tous ceux qui étaient suspects. Dans son autobiographie, Betty décrit avec beaucoup de détails le fonctionnement de leur organisation. Tout était mesuré et contrôlé, et chacun avait une tâche spécifique, comme l'arrestation et l'interrogation des suspects. En moins d'un mois, une vingtaine de personnes furent arrêtées en possession de leur radio. Certaines se rendirent ou devinrent même agents doubles.

Sickler s'avéra un des meilleurs à interroger des suspects et à obtenir leur collaboration. Avec finesse et tact, il réussissait à faire parler

le plus méfiant. Au fur et à mesure que les Alliés avançaient vers l'ouest de la France, les Allemands laissaient des pièges, des routes bloquées et des mines. Il leur était donc important de faire parler les collaborateurs nazis.

En avril 1945, vers la fin de la guerre, Betty entendit parler pour la première fois des camps de concentration. Des rumeurs circulaient : les nazis enfermeraient des gens dans des camps de la mort. Or, personne n'y croyait vraiment. Malheureusement, les rumeurs s'avèrent encore plus horribles qu'ils ne l'imaginaient. Des camps nazis avaient été conçus à travers l'Europe afin d'éliminer des millions de gens, hommes, femmes et enfants. Quel humain pouvait traiter un autre humain de cette façon? Betty constata avec horreur la vraie nature d'Hitler, avec ce plan inhumain qu'il avait créé pour détruire le monde.

À la fin de la guerre, en mai 1945, la recherche d'espions nazis s'essouffait. Par conséquent, l'unité X-2 de l'OSS fut démantelée.





L'après-guerre

Ricardo Sicré et son épouse, Betty Lussier,
pilote britannique, en 1945.
www.elpais.com

Avant la fin de la guerre, Betty et Ricardo Sicré tombèrent amoureux. L'aidant à rédiger ses rapports en anglais, Betty ne resta pas insensible au charme de ce bel Espagnol. Aussi, en octobre 1945, Betty et Richard s'épousèrent et eurent trois fils au fil des ans : Jay, Penn et Emile. Ils s'installèrent à Madrid, où Richard fonda une entreprise import-export très prospère. Il devint un des hommes les plus riches d'Espagne. Côté de la haute société, le couple invitait sur leur yacht des personnages de notoriété, dont Ernest Hemingway, Ava Gardner, Grace Kelly, le prince Rainier, sans compter des intellectuels et toreros espagnols.

À travers la richesse et les déboires, le mariage de Richard et de Betty battait de l'aile. Pourtant,

après une courte séparation, Betty retrouva son mari, puis le couple décida de s'installer en Suisse. Avec l'idée de reprendre ses études, Betty obtint un diplôme universitaire. Elle déménagea ensuite à New York, où, avec une maîtrise en main en travail social, elle poursuivit une carrière en appuyant des causes humanitaires. Autonome et indépendante, elle travailla pour les Nations unies comme aide internationale au Sénégal et au Maroc.

Betty et Ricardo divorcèrent finalement en 1975, mais restèrent proches. Ils ne se remarièrent jamais. Leurs fils, qui ont étudié aux États-Unis, ont eu des parcours différents. Penn Sicré vit à Santa Monica en Californie, alors que Jay réside à Madrid et Emile à Mallorca, en Espagne.

Honneurs

En 2008, Betty obtint des mains du premier ministre britannique Gordon Brown une médaille rappelant son service et sa bravoure au sein de l'ATA lors de la Seconde Guerre mondiale. Elle reçut par le fait même une médaille de mérite pour son travail au contre-espionnage avec l'OSS.

Une production hollywoodienne avait approché Betty après la sortie de son livre afin de faire connaître sur le grand écran sa vie trépidante. Toutefois, Betty et sa famille refusèrent l'offre. Betty argumenta : « Lorsque vous cherchez de la publicité, votre vie privée n'existe plus. » Elle vécut à Staten Island, dans l'État de New York, et à Pacific Palisades, en Californie, avant de retourner au Maryland.

Conclusion

Je n'ai pas trouvé d'informations qui évoqueraient une carrière de pilote dans les années post-guerre jusque dans les années 2000. Toutefois, à 86 ans, Betty fit un dernier vol aux commandes de son avion. On peut imaginer qu'elle avait conservé une licence active afin de poursuivre sa passion : le pilotage.

Atteinte de la maladie d'Alzheimer, elle est décédée en 2017, à l'âge de 96 ans, à son domicile de la baie de Chesapeake. Elle a laissé derrière elle une nombreuse famille : trois garçons, neuf petits-enfants et sept arrière-petits-enfants.

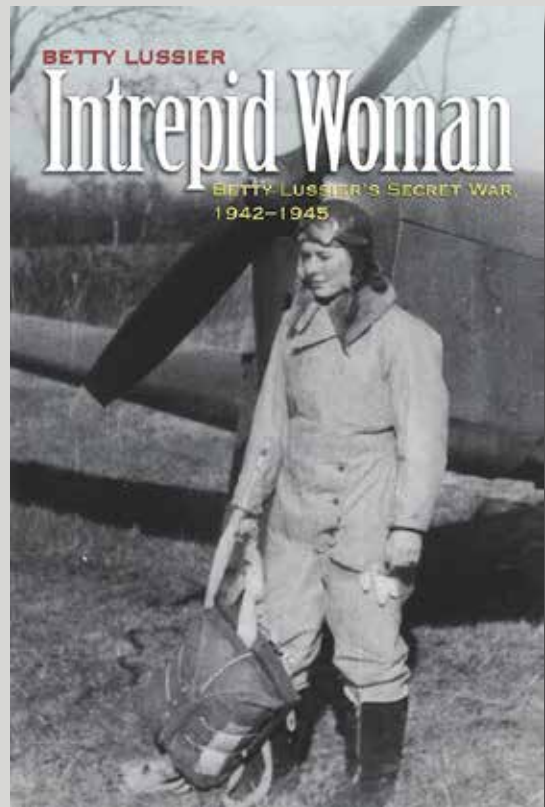
Betty Ann Lussier, une femme à la vie tumultueuse, a décidément marqué sa génération et la nôtre. Merci, Betty, pour cet édifiant témoignage. Ta témérité et ta bravoure font honneur aux générations de Lussier.

Bibliographie

LUSSIER, Betty. *Intrepid woman : Betty Lussier's secret war, 1942-1945*. Naval Institute Press, 2010, 240 p.

McINTOSH, Elizabeth P. *Sisterhood of spies: The women of the OSS*. Naval Institute Press, 2009, 320 p.

STEPHENSON, William. *A man called intrepid*. Ballantine Books, 1977, 541 p.



ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE BETTY-ANN LUSSIER

- 1. Jacques Lhuissier et Catherine Clérisse**
m. 12 octobre 1671 à Québec, (QC)
- 2. Christophe Lussier et Marie-Catherine Gauthier**
m. 12 novembre 1696 à Varennes (QC)
- 3. Paul Lussier et Marie-Joseph Trudeau**
m. 11 juillet 1735 à Longueuil (QC)
- 4. Paul-Louis Lussier et Marie-Madeleine Langevin**
m. 7 août 1769 à Varennes (QC)
- 5. Christophe Lussier et Marie-Judith Phaneuf**
m. 12 septembre 1808 à Saint-Denis-sur-Richelieu (QC)
- 6. Pierre Hilaire Lussier et Léocadie Bousquet**
m. 17 février 1852 à Saint-Denis-sur-Richelieu (QC)
- 7. Joseph Émilien Lussier et Louisa Annie Swallow**
m. 2 août 1889 à Greenfield, Franklin County, (Mass) (USA)
- 8. Emile John Lussier et Vera Joyce Fleming**
m. 30 juillet 1919 à Medicine Hat (AB)
- 9. Betty Ann Lussier et Ricardo Sicré**
m. vers mai 1945 en France
- 10. Enfants : Penn, Jay et Emile Sicré-Lussier**

To "Eddie" —
You're swell
and I hope we'll
be together
soon as I can.
Your friend
Fifi D'Orsay
April 1945

Fifi D'Orsay, actrice et chanteuse d'Hollywood

par Yves Petit

Fifi D'Orsay
www.cinefania.com

Une vie hors de l'ordinaire

Découvrons ensemble la vie d'une jeune femme ambitieuse, rêvant de gloire et d'argent qui descend à New York, puis à Hollywood pour y réaliser ses rêves de célébrité et de glamour. Fifi D'Orsay, de son vrai nom Marie-Rose Angelina Yvonne Lussier (1904-1983), réussira à briller dans la jungle du monde du grand écran.

Origines et jeunesse

Fifi D'Orsay est née Marie-Rose Angelina Yvonne Lussier le 16 avril 1904, à Montréal. Ses parents sont Joseph-Henri Lussier, commis aux postes, et Blanche Alma Beaupré. Ses grands-parents paternels sont Isidore Lussier et Marie-Alida Brunelle.

Yvonne quitte Montréal pour New York en 1923. Avant son départ pour la gloire, elle travaillait comme sténographe dans un cabinet d'avocats montréalais. L'inspiration de devenir comédienne lui est possiblement venue de sa tante Blanche de la Sablonnière (née Angéline Lussier le 25 janvier 1866), qui a eu une carrière artistique pendant une trentaine d'années. Celle-ci était comédienne, chanteuse et musicienne. On la surnommait la Sarah Bernhardt canadienne.

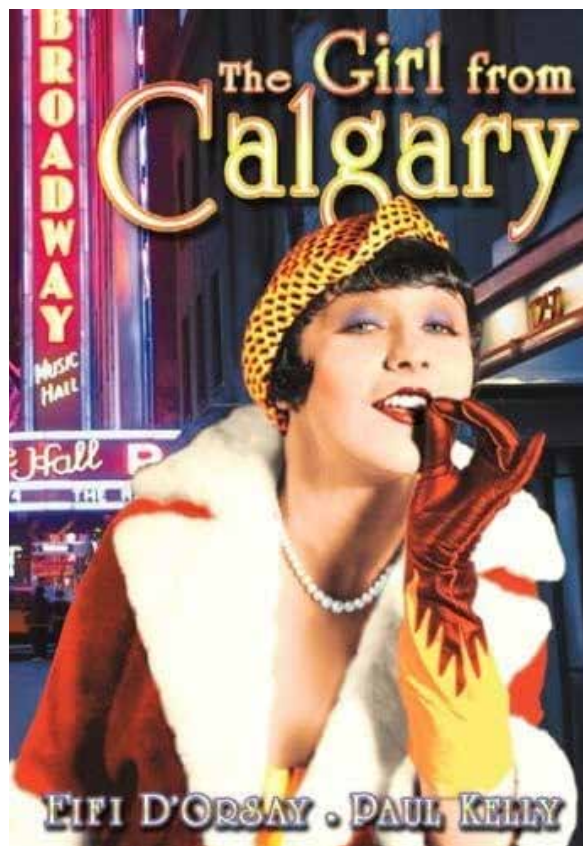
À New York, elle raconte à un réalisateur qu'elle avait été *showgirl* aux Folies Bergère à Paris, ce qui lui permet de décrocher un rôle dans *Greenwich Village Follies* en chantant *Yes! We have no bananas*. Elle est alors rebaptisée Mademoiselle Fifi.

Au cours de sa carrière réussie sur le circuit du vaudeville new-yorkais, elle a deux partenaires principaux dans ses numéros de comédie : Edward Gallagher et Herman Berrans.

Elle part pour Hollywood en 1929, à l'incitation de l'acteur Will Rogers. Elle ajoute alors le nom D'Orsay, du nom d'un parfumeur parisien, à son prénom Fifi. C'est d'ailleurs avec Will Rogers, alors une grande vedette du cinéma, qu'elle tourne son premier film en 1929, *They had to see Paris* (VF : Ils voulaient voir Paris).

Fifi D'Orsay était connue pour son accent français charmant, sa personnalité vivante et son style unique. Elle a souvent joué des rôles de Françaises séduisantes dans des comédies légères, bien qu'elle ne soit jamais allée en France. Elle était surnommée la *French Bombshell* (la bombe française) par le milieu du cinéma américain. Comme on peut l'entendre dans tous ses films, elle avait conservé un assez fort accent québécois.

Un court extrait de 4 minutes du film *The girl from Calgary* sur YouTube¹ montre bien l'allure et le style de Fifi; celui qui sera le sien tout au long de sa carrière.



The girl from Calgary.
Fifi D'Orsay
Source : inconnue.



Fifi D'Orsay, 1932.
www.reddit.com

En 1930, elle a sa première apparition en tête d'affiche dans son premier film parlant, *Those three French girls*, produit par Metro-Goldwyn-Mayer.

28

En 1930, elle signe un contrat de cinq ans avec la Twentieth Century-Fox pour 400 \$ par semaine. En 1933, elle rompt ce contrat, ce qui lui vaut cinq années de disette, les grands studios n'étant pas en manque de starlettes.

En 1931, elle incarne le rôle féminin principal de Fleurette aux côtés de son protégé Will Rogers, dans *Young as you feel* de la Fox.

Lors d'une rare visite au Québec en décembre 1930, elle se confie à un journaliste de *La Presse*. Celui-ci la décrit comme espiègle ayant une nuance charmeuse, indéfinissable, ce qui donne à notre compatriote Yvonne Lussier, vedette du cinéma, tous les attraits de la grande fantaisie.

Fifi dira, lors de cette entrevue : « Oh! Que je suis contente, contente encore d'être enfin à Montréal! Pensez donc, Monsieur, depuis cinq semaines que j'attends ce jour! C'est incroyable comme j'avais hâte de revoir tous mes amis, ma ville et la neige aussi. La vie à Hollywood? Terrible! Le climat y est beau, mais la mentalité y est affreuse. Les hommes ont peu d'argent et les vedettes paient souvent leur succès de leurs propres deniers. Mais surtout, c'est une erreur d'aller chercher la fortune à Hollywood. Beaucoup de mes compatriotes n'y sont encore que filles de table... Pour ma part, j'ai un contrat de cinq ans avec la Fox, mais je travaille de 15 à 16 heures par jour. Et je vous assure que le succès est une terrible chose à soutenir. D'ailleurs, ça ne dure que 10 ans, tout au plus. »

Elle prend la citoyenneté américaine en 1936. Elle se marie une première fois à Earl Hill, fils d'un manufacturier de Chicago, en 1933. Ils divorcent en 1939. En 1947, elle se marie en secondes noces à Peter La Ricos, également acteur à Hollywood. Ils divorcent en 1952.

Aucun enfant n'est né de ces deux unions, ni autrement.



Le beau contrebandier (*Women Everywhere*), 1930.
Wikimedia Commons.

Filmographie

Voici une liste de films dans lesquels elle a joué. Cette filmographie est, d'après mes recherches, assez complète. L'astérisque après l'année de production indique que ce film est disponible au complet sur YouTube. Deux astérisques indiquent qu'il est aussi disponible en français. (Il faut alors entrer le titre en français sur YouTube.) De courts extraits sont aussi disponibles sur YouTube pour presque tous ces titres. Ces films la montrent aux côtés des grands acteurs de l'époque : Bing Crosby, Buster Crabbe, Julie London, George Burns, Alice Faye, Jack Benny et autres.

- 1929 ***They had to see Paris*** (Ils voulaient voir Paris), Frank Borzage
- 1929 ***Hot for Paris***, Raoul Walsh
- 1930 ***Women everywhere*** (Le beau contrebandier), Alexander Korda
- 1930 ***Those three French girls***, Harry Beaumont
- 1930 ***On the level***, Irving Cummings
- 1931* ***Women of all nations***, Raoul Walsh
- 1931 ***The stolen jools*** (Les bijoux volés), William C. McGann
- 1931 ***Young as you feel***, Frank Borzage
- 1931 ***Mr. Lemon of Orange***, John G. Blystone
- 1932* ***The girl from Calgary***, Phil Whitman
- 1933 ***Going Hollywood*** (Au pays du rêve), Raoul Walsh (avec Bing Cosby)
- 1933 ***The life of Jimmy Dolan*** (La vie de Jimmy Dolan), Archie Mayo
- 1933 ***They just had to get married***, Edward Ludwig
- 1934 ***Wonder bar***, Lloyd Bacon et Busby Berkeley
- 1937 ***Three legionnaires Hamilton***, MacFadden
- 1943* ***Submarine base***, Albert H. Kelley
- 1944** ***Nabonga*** (Nabonga, le gorille), Sam Newfield
- 1944* ***Delinquent daughters***, Albert Herman
- 1945* ***Dixie jamboree***, Christy Cabanne
- 1947 ***The gangster*** (Un gangster pas comme les autres), Gordon Wiles
- 1964 ***Wild and wonderful***, Michael Anderson
- 1964* ***What a way to go!*** (Madame croque-maris), Arthur P. Jacobs
- 1965 ***The art of love*** (Gare à la peinture), Norman Jewison
- 1968* ***Assignment to kill*** (Les tueurs sont lâchés), Sheldon Reynolds

Outre ses rôles comme actrice de cinéma, Fifi D'Orsay apparaît, au début de la télévision, dans la série documentaire *This is your life* en 1952. Elle apparaît aussi dans la série documentaire *GE Theater*, animée par Ronald Reagan. Par la suite, elle joue dans plusieurs séries télévisées :

- 1952 ***Mr. and Mrs. North***, 1 épisode
- 1957 ***Perry Mason***, 2 épisodes
- 1959 ***Adventures in paradise***, 2 épisodes
- 1960 ***Pete and Gladys***, 2 épisodes
- 1960 ***Thriller***, 1 épisode
- 1961 ***The Mike Douglas show***, 2 épisodes
- 1962 ***Combat***, 1 épisode
- 1962 ***The Lucy show***, 1 épisode
- 1964 ***Bewitched***, (Ma sorcière bien-aimée) 1 épisode



Yvonne Lussier (Fifi D'Orsay) dans « Wonderbar », film de 1934 qui contribua à l'essor du cinéma parlant.
© Warner Bros.

Fifi D'Orsay fait aussi de nombreuses apparitions devant les troupes américaines pendant la Seconde Guerre mondiale, autant sur les bases continentales que sur des bases dans le Pacifique. Elle tient son dernier grand rôle à 67 ans, en 1972, sur les planches du *Winter Garden Theater* à Broadway dans la pièce *Follies* de Stephen Sondheim. Elle y chante, pendant 522 représentations, *Ah, Paris* dans le rôle de Solange La Fitte, une chanteuse parisienne passée de mode. Cette pièce, qui a remporté sept *Tony Awards*, peut être visionnée en entier sur YouTube². On y voit Fifi interpréter son numéro à la 26^e minute.

Vers la fin de sa vie, elle admet qu'elle avait gagné des milliers et des milliers de dollars dans sa carrière, mais qu'elle n'en a épargné aucun... ce qui est trop souvent le sort de beaucoup de comédiens et comédiennes partis chercher la gloire sous le soleil d'Hollywood.

Elle décède d'un cancer le 2 décembre 1983 à Los Angeles, à 79 ans. Elle est enterrée au cimetière *Forest Lawn Memorial Park Cemetery* à Glendale, en Californie. Ce cimetière est reconnu pour abriter plusieurs vedettes d'Hollywood.

Le legs de Fifi

Afin de célébrer ce qui aurait été le 100^e anniversaire de naissance de Fifi D'Orsay en décembre 2004, le journal *La Presse*, sous la plume de Mario Girard, a brossé un portrait de sa vie intitulé *Étoile oubliée*. Je laisse le mot de la fin à ce journaliste qui connaît le milieu du cinéma bien mieux que moi :

« Si on ne parle pas de Fifi D'Orsay aujourd'hui, c'est peut-être qu'elle n'a jamais existé. Fifi D'Orsay fut un songe dans les yeux d'une petite fille du Plateau. Son nom et son passé français furent inventés, sa vie et sa carrière aussi. Reste la trentaine de films dans lesquels elle cause, elle chante, elle danse et elle rit. Mais comment croire au cinéma? Il raconte tellement de mensonges. »

1. *Misbehaving Feet* (1932) Fifi D'Orsay :
<https://www.youtube.com/watch?v=DCF50DID3LE>

2. *Follies* (1971, Broadway) :
https://www.youtube.com/watch?v=wUFSmj16h_w



Fifi D'Orsay et Victor McLaglen dans
Hot for Paris (1929).
www.imdb.com



Marc-André Lussier, Chronique d'une vie...

Marc-André Lussier à la radio de CIBL
Archives Pierre Lussier
et Annik Taillon

Carl Taillon

Pierre Lussier

Annik Taillon

Origines

André Lussier est né le 15 décembre 1959 à Montréal, du mariage de Claude Lussier et de Jeannine Provost. Ses grands-parents étaient Adrien Lussier et Marie-Ange Blouin de même que Richmond Provost et Odila Lacombe.

André ne connut pas vraiment son grand-père maternel, décédé le 24 décembre 1961. Quant à sa grand-mère paternelle, elle mourut le 14 janvier 1967. À la suite de ce décès, Adrien resta veuf pendant près d'une dizaine d'années, puis proposa à Odila la vie commune. Le couple «reconstitué» de grands-parents élit domicile tout juste en face de la résidence de leur enfant respectif Claude et Jeannine, sur l'avenue des Récollets, à Montréal-Nord.

Enfance

Ce noyau familial regroupant trois générations dès les premières années des petits-enfants procura à André et à Pierre, son frère aîné, un environnement favorable à un développement sain, serein et sécuritaire.

Ainsi, à travers la découverte de l'école primaire, les étés se déroulaient sur les plages de la côte est américaine à jouer dans le sable, à faire des châteaux et à se baigner. Les hivers se passaient dans les Laurentides à apprendre les rudiments du ski, tout en étant initiés aux plaisirs de la table à La Sapinière de Val-David, leur père étant un gastronome aguerri.

De ces années de préadolescence, André garda en mémoire cette anecdote qu'il partageait avec

ses proches : à l'Halloween 1970, près de ses 11 ans, il sollicita toutes les portes de l'avenue des Récollets sans exception. Or, il n'oublia jamais la seule porte où on ne lui avait pas ouvert. Plus tôt, le 5 octobre, James Richard Cross avait été pris en otage par le FLQ et c'est à cet endroit qu'il se trouvait alors et qu'il y fut jusqu'au mois de décembre. Ce ne fut que quelques années plus tard qu'André en comprit l'importance et le retentissement. Malgré cela, il concluait l'anecdote avec le commentaire : «J'aurais quand même bien aimé qu'on m'ouvre la porte...»

Formation

Montréalais dans l'âme, André s'intéressait aux événements de l'heure. Il y eut l'Exposition universelle en 1967, la crise d'Octobre en 1970 et, bientôt, les Jeux olympiques en 1976. André n'était pas impulsif ou téméraire, mais, déjà, il savait quand faire preuve d'audace et de détermination. Il voulait vivre les Jeux olympiques « les deux pieds dedans ». Il réussit à se faire recruter pour les cérémonies de fermeture et y participa comme danseur! Déjà, il délaissait le cadre d'une formation scolaire formelle à la faveur d'un apprentissage plus près de ses goûts et aspirations.

Ainsi, il choisit de suivre des cours de chant et, surtout, une formation à l'École de radio et télévision Promédia. Afin de pouvoir naviguer en eau calme, il tira avantage de l'opportunité offerte de joindre en 1978 le Service de publicité du journal La Presse.



Marc-André Lussier
Gracieuseté de *La Presse*, le 4 juillet 2023.
Photo : Alain Laberge

Carrière

Dès 1980, alors qu'il venait d'avoir 20 ans, Marc-André intégra les activités d'un poste de radio communautaire à Montréal : CIBL-FM. Déjà, il eut l'idée d'une émission radiophonique consacrée au cinéma. Toutefois, il demeura prudent et souhaita explorer d'autres avenues.

Ainsi, en 1983, il s'inscrivit à la 15^e édition du Festival de la chanson de Granby. L'année précédente, un critique de *La Presse* avait déjà signé un article où il présentait Marc-André Lussier comme un « interprète qui rehausse la qualité un

peu défailante de la relève ». Car, eh oui, ce fut à cette époque qu'André devint Marc-André. Au début d'une carrière qu'il souhaitait être d'une dimension artistique, il était journaliste pigiste, interprète, animateur radiophonique et danseur... retraité. Alors, le prénom devait suivre et ce ne fut qu'en 2005 qu'il officialisera ce changement au Directeur de l'état civil.

Les années 1990 furent aussi celles d'un grand virage professionnel. Laissons parler Marc-André :

*« Bien que gagnant alors ma vie au Service de la publicité de La Presse, j'ai pu commencer à signer des critiques de cinéma dans le journal grâce à l'émission que j'animais à CIBL-FM. Un collaborateur régulier ayant été embauché au Devoir, la direction cherchait en effet quelqu'un pour le remplacer. On m'a demandé si je savais écrire. Euh..., je vais dire oui, même si l'idée de côtoyer les trois vétérans de l'équipe cinéma – Luc Perreault, Serge Dussault et Huguette Roberge – était un peu intimidante. Encore une fois, on m'a pris à l'essai. Si ma mémoire est fidèle, il s'agissait de la critique d'un bon film : *The Usual Suspects* (Suspects de convenance). Il semble que l'exercice ait été concluant, car le directeur de la section des arts, Alain de Repentigny, et les chefs de division Paul-Émile Lévesque et Daniel Lemay m'ont ensuite confié la rédaction d'articles dans un (très beau) cahier spécial que nous avons publié à l'occasion du 100^e anniversaire du cinématographe. J'ai été collaborateur spécial à la rédaction pendant cinq ans. Parallèlement, la radio de Radio-Canada a aussi fait appel à mes services, notamment dans les émissions matinales qu'a animées René Homier-Roy.¹ »*

Le vent soufflait donc bien dans les voiles et, au début des années 2000, quelques mois après son embauche à titre de chroniqueur régulier à la section cinéma de *La Presse*, Marc-André se vit déléguer la responsabilité de la couverture du Festival de Cannes : «Même dans mes rêves les plus fous, jamais je n'aurais cru possible une chose pareille!» avoua-t-il.

Enfin, jamais à court de ressources, en 2003, Marc-André eut l'idée d'un projet de «bouquin» (son propre mot). Depuis 1983, il établissait chaque année la liste de ses 10 films favoris. En 2023, donc sur une période de 30 ans, *Le meilleur de mon cinéma* fut publié et se retrouva en librairie. Suivirent *Mon cinéma : 350 films à voir ou à revoir*, *Moi* (la biographie de René Homier-Roy, en collaboration avec celui-ci) et *Cannes au XXI^e* (avec Marc Cassivi).

Soucis de santé

En mai 2023, Marc-André eut de nouveau l'opportunité de participer au Festival de Cannes :

sa 17^e présence à l'événement. Dans les quelques mois précédant ce voyage, il avait consulté des médecins, car il ressentait des malaises thoraciques inhabituels. Bien pris en main, il put faire l'aller-retour à Cannes sans aucun problème. Toutefois, à son retour, il lui fut confirmé la nécessité d'une chirurgie pour un quintuple pontage aorto-coronarien. Tout se déroula à merveille et, après cinq «petites» journées en centre hospitalier, il put entreprendre sa convalescence, laquelle se déroula aussi sans problème.

Le 30 juin 2023, Marc-André ne répondit pas à l'appel d'un ami venu le visiter. Des premiers répondants le retrouvèrent bien assis dans un fauteuil. Rien ne pouvait suggérer que, la nuit précédente, Marc-André avait terminé trop jeune – à 63 ans – son passionnant parcours avec nous.

Remerciements à Pierre Lussier, à Annik Taillon et La Presse pour leur contribution.

1. La carrière de Marc-André Lussier en cinq moments marquants, *La Presse*, le 20 juin 2023.

Marc-André Lussier.
Gracieuseté de *La Presse*, 20 juin 2023.
Photo : Bernard Brault.





Marc Cassivi et Marc-André Lussier à la parution
de leur livre *Cannes au XXI^e*.
Archives *La Presse*. Photo : David Boily.

Adieu, mon cher

par Marc Cassivi

Hommage fait à Marc-André Lussier,
journaliste de *La Presse*,
par Marc Cassivi
le 18 octobre 2023,
à La Cinémathèque québécoise de Montréal

Les deux Marc

En fouillant dans l'imposante collection de DVD de mon ami Marc-André Lussier, j'ai trouvé des dizaines de films mettant en vedette Catherine Deneuve, certains méconnus et sans doute rares. Marc-André vouait un culte à Catherine Deneuve depuis qu'il l'avait vue dans *Le dernier métro* de François Truffaut, à 20 ans.

Je réécoutais une entrevue d'une heure que j'ai menée avec lui à peine deux semaines avant sa mort, pour ses 45 ans de carrière à *La Presse* – il a commencé comme coursier à 17 ans avant d'intégrer le service de la publicité, qu'il a quitté à 40 ans pour la salle de rédaction. Marc-André m'a dit à propos de Catherine Deneuve qu'il n'y avait pas une actrice au monde qui pouvait se vanter d'une telle filmographie. « Elle se réinvente constamment, qu'il m'a dit. Avec elle, ce sont mes plus beaux souvenirs de cinéma qui me reviennent en mémoire. »

Si Marc-André disait que Truffaut était l'homme qui lui avait fait aimer le cinéma, Catherine Deneuve était pour lui l'icône absolue. Alors qu'il animait à CIBL l'émission *Projection spéciale*, dans les années 1980 et 90, il avait déclaré que, si un jour il avait la chance d'accueillir à son micro Catherine Deneuve, il prendrait sa retraite. Heureusement pour nous tous, Catherine Deneuve ne s'est pas rendue jusqu'aux studios de CIBL dans Hochelaga-Maisonneuve à l'époque.

En 1999, alors que je formais avec Luc Perreault et Marc-André le trio de critiques de cinéma de *La Presse*, une conférence de presse de Catherine Deneuve a été annoncée au Festival de Toronto. Marc-André avait remué ciel et terre pour obtenir un entretien avec Catherine la grande. Il a été avisé la veille, en fin de soirée, qu'elle acceptait de rencontrer un seul journaliste québécois en tête-à-tête le lendemain. À 4 h du matin, il a pris la route pour Toronto. Un trajet de 11 h, quasi 1000 km aller-retour, pour une entrevue d'à peine 30 minutes.

Il faut savoir qu'à l'époque, Marc-André avait une peur bleue de l'avion. Il a dû s'en défaire assez vite : lorsqu'il a été embauché comme journaliste à temps plein, un an plus tard, c'était notamment pour couvrir les fameux *junkets* de cinéma à Los Angeles, New York et Paris, et les festivals de Cannes, de Berlin et de Venise. Disons qu'il n'a pas mis beaucoup de temps à devenir un membre élite d'Aéroplan.



Catherine Deneuve
Photo Zone Arte

Son idole, l'impériale

Catherine Deneuve n'avait pas été particulièrement chaleureuse pendant cette entrevue. Elle ne lui avait surtout pas fait miroiter qu'un lien d'amitié était né spontanément entre eux. Marc-André était pourtant revenu de Toronto absolument ravi. Son idole était exactement comme il l'avait imaginée, disait-il, c'est-à-dire impériale.

Marc-André, dont les premiers souvenirs de cinéma remontent à *Mary Poppins*, s'est découvert une passion pour le cinéma d'auteur grâce à François Truffaut. Il a commencé à rédiger de courtes critiques de films dans un cahier Canada que j'ai découvert dans ses archives, en vidant son appartement. Puis, il a commencé à dresser des listes annuelles de ses films préférés, qu'il a colligées dans deux ouvrages à son image – rigoureux et sans prétention –, publiés aux Éditions La Presse. Des livres d'une grande acuité, truffés d'informations inédites, d'anecdotes, d'entrevues avec les artistes les plus réputés du cinéma contemporain.

Au début de sa vingtaine, il s'est aussi abonné à plusieurs magazines de cinéma (il était davantage du genre *Première et Studio* que *Cahiers du cinéma*), dont il a fini par faire don à La Cinémathèque, il y a une dizaine d'années. En déménageant ces magazines dans des sacs trop lourds, il a chuté et s'est fracturé un bras, ce qui ne l'a bien sûr pas empêché de nourrir son blogue d'une seule main pendant des semaines. Il avait depuis une plaque de métal vissée dans le bras. C'étaient les risques du métier, disait-il!

Le cinéma, son cinéma

Pour lui, le cinéma passait avant tout. Ce qui l'intéressait, ce n'était pas le vedettariat ni les paillettes, mais les films et les artisans. Les cinéastes, les scénaristes, les directeurs de la photographie, les acteurs. Ils le savaient et le respect entre eux était mutuel. Il n'était pas rare, lorsque nous participions à l'émission de radio de Christiane Charette, qui nous avait baptisés les 2 Marc, qu'un cinéaste ou un acteur français de passage à Montréal reconnaisse avec joie Marc-André en entrant dans le studio. Il les avait rencontrés si souvent, avec toujours la même rigueur, le même professionnalisme, que s'est naturellement installé entre eux un climat de confiance. C'était la même chose, bien sûr, avec les artisans du cinéma québécois.

Marc-André a consacré sa vie de cinéophile à découvrir de manière boulimique le cinéma. Et il a consacré sa vie professionnelle à partager son amour du septième art. Humblement, avec à-propos, sans jamais se mettre à l'avant-plan de son sujet. Rarement dans la lumière. Il a passé le plus clair de son temps dans les salles obscures. Aussi, il était toujours surpris qu'on le reconnaisse, dans la rue ou dans un aéroport, et qu'on le félicite pour son travail. Ce n'était pourtant pas étonnant.

Marc-André était un critique de cinéma hors du commun, une sommité dans son domaine, un collectionneur qui avait un rapport intime au cinéma. C'était un maniaque du détail, de l'information juste, du repère historique pertinent. Un bourreau de travail, préférant peaufiner un reportage, resserrer une critique ou retravailler un texte, plutôt que de profiter d'une soirée de congé à Paris ou à New York. Il revoyait ou découvrait, en prévision de la sortie d'un film en salle ou dans un festival, les précédentes œuvres d'un cinéaste ou d'un comédien, revisitant sans cesse le répertoire.

Il ne prenait jamais son travail à la légère et ne sous-estimait jamais l'effort et le temps consacrés à une œuvre par un cinéaste. Cette sensibilité lui venait peut-être de son propre passé d'artiste, dont il n'aimait pas faire l'étalage. Marc-André avait été, dans une autre vie, demi-finaliste au prestigieux Festival de la chanson de Granby!

Dans le milieu du cinéma québécois, Marc-André était reconnu pour son esprit critique, son sens de la nuance, ses connaissances encyclopédiques, sa très grande crédibilité. Il n'était jamais complaisant, mais il savait faire la part des choses. Trouver la lumière où plusieurs ne voyaient, par facilité peut-être ou par «sens de la formule», que du noir. Ou, au contraire, oser relever le bémol dans le concert d'éloges. Avec, toujours à cœur et en tête, l'intérêt du lecteur.

C'était un pilier, non seulement pour les lecteurs, mais pour ses collègues de *La Presse* et des autres médias. C'était un maître de l'organisation. «L'outarde en chef», comme le surnommait Odile Tremblay. Sans l'horaire détaillé des projections de presse qu'il mettait à jour toutes les semaines, tous les critiques de cinéma se retrouvent un peu orphelins.

Marc-André, c'était aussi la gentillesse incarnée. Je ne l'ai jamais entendu dire un mot de travers sur quiconque... À l'exception de Donald Trump. Il n'y a rien qu'il ne m'a pas dit à propos de Donald Trump! Tout le répertoire des insultes y est passé! C'était pour moi, avant tout, un grand ami. Qui me manque cruellement. Je mesure chaque jour ma chance de l'avoir connu.

NDLR : Cet article est publié sous l'autorisation de M. Cassivi.



Jean Lussier, le vainqueur des chutes du Niagara

par Yves Petit

Jean Lussier, après son exploit vers 1928.
www.cliftonhill.com

Les origines

Jean Lussier est né à Concord, au New Hampshire, le 27 octobre 1891. Bien qu'il ait été baptisé Jean-Albert, il a plus tard pris le seul prénom de Jean.

Son père est Hosanna Lussier (27 juin 1865-11 août 1954). Hosanna est un des frères de mon grand-père maternel, Alphonse Lussier. La mère de Jean est Délia Fontaine (15 décembre 1867-3 mars 1940) de Bromptonville, près de Sherbrooke.

Le couple Hosanna, Délia s'est marié le 8 mars 1886 à Valcourt. Il a eu 15 enfants. Les quatre premiers sont nés à Concord, tandis que les autres sont nés à Valcourt et à Racine.

Hosanna et Délia sont revenus au Québec après quelques années passées aux États-Unis. À 16 ans, Jean est retourné à Manchester, New Hampshire, en 1907, avec l'intention d'y faire sa vie.

On sait qu'il a travaillé dans des cirques ambulants comme motocycliste faisant des boucles à l'intérieur d'un cerceau. Cependant, comme beaucoup de ses compatriotes sans grande éducation, il a sans doute fait les cent métiers. On sait qu'il exerçait le métier de machiniste avant et après sa descente des chutes en 1928. Ce métier l'a sûrement beaucoup aidé dans la conception et la construction de son engin.

Les mariages

On sait que Jean a fait plusieurs séjours au Québec, notamment à Sherbrooke, puisqu'il se marie avec Rose-Alma Monast (26 octobre 1895-23 juin 1981) à Montréal, le 22 octobre 1917. La très jolie Rose-Alma était une des sœurs de ma grand-mère maternelle, Élise Monast.

Le couple a eu quatre enfants, tous des filles, dont une est morte à la naissance et une autre à 12 jours. Thérèse est née le 4 juin 1920 à Magog. Celle-ci était la meilleure amie d'enfance de ma mère, Bibiane Lussier.

À la suite de la séparation de Jean et de Rose-Alma, Thérèse a été élevée par sa grand-mère maternelle, Philomène Trudel, sur une ferme voisine de celle des parents de ma mère, sur le 4^e rang, à Valcourt. Thérèse s'est mariée à Montréal le 17 janvier 1942 à Roy-William Maynard (né le 14 septembre 1921) de Hemmingford. Elle est décédée en février 2004 à Montréal, à 83 ans.

Autour de 1940, Jean se lie avec Mary Murray Scott, née en Angleterre, avec qui il aura quatre enfants : Marie (1943), Douglas (1945), Marguerite (1948) et Gérard (1953).



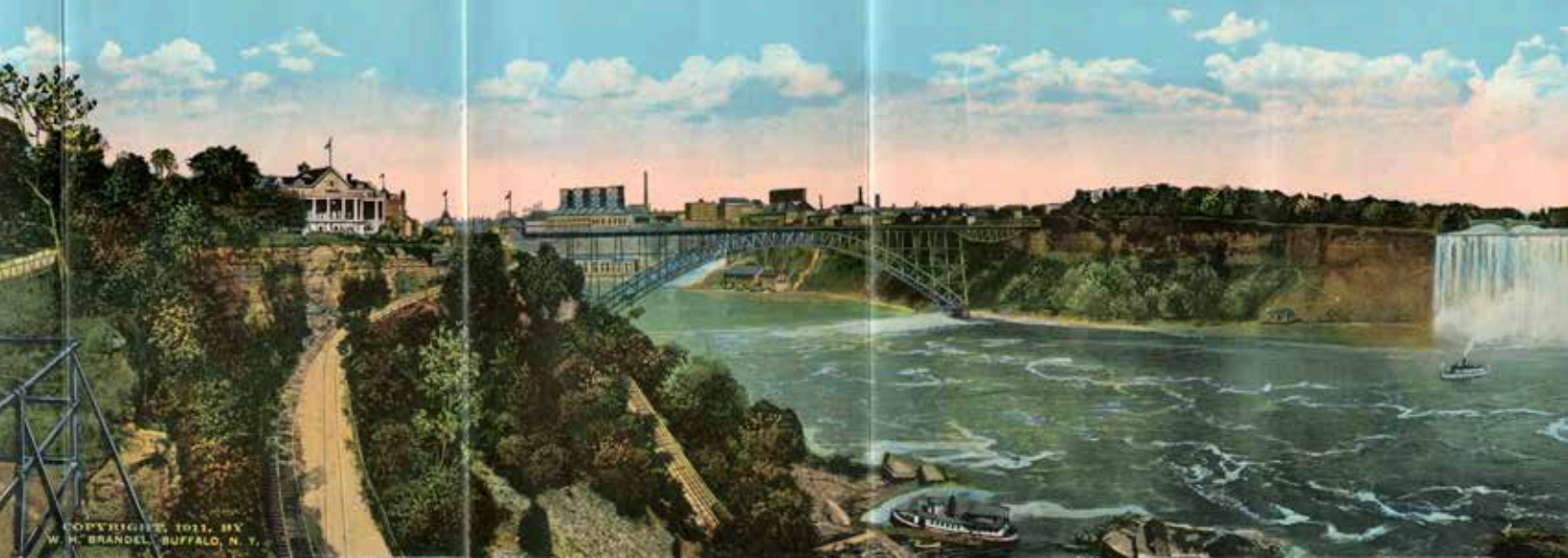
Jean Lussier



Hosanna Lussier en 1925
Collection Yves Petit



Rose-Alma Monast vers 1910.
Collection Yves Petit



L'attrait pour les chutes du Niagara

Les chutes ont de tout temps fasciné les humains. On n'a qu'à penser à la magnifique chute Montmorency en face de l'île d'Orléans pour évoquer un spectacle grandiose.

Le premier Européen à voir les chutes Niagara est le père Louis Hennepin, qui participait à l'expédition de Cavalier de La Salle en 1678. Il écrira dans son livre *Description de la Louisiane, nouvellement découverte*, publié en 1683, que les chutes sont «une vaste et prodigieuse cadence d'eau».

Il faut dire qu'avant 1958 le débit des chutes du Niagara était beaucoup plus grand que maintenant puisqu'aujourd'hui la production hydroélectrique des deux côtés de la frontière soutire une grande portion du débit en amont des chutes.

Malgré ce débit torrentiel, casse-cous et autres excentriques ont été fascinés par les chutes du Niagara. Le premier – et probablement celui qui en a influencé beaucoup d'autres – est le Français Jean-François Gravelet, dit Charles Blondin. Le 30 juin 1859, il traverse la frontière sur un câble de chanvre tendu au-dessus de la rivière Niagara entre les États-Unis et le Canada, tout juste en aval des chutes.

Ce genre d'exploit attire les foules puisque les divertissements disponibles ne sont pas aussi vastes que maintenant. En effet, la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e est une période faste pour les nombreux cirques ambulants et les spectacles de vaudeville qui offrent des moments de rêve pour les petits comme pour les grands.



Carte postale du *Niagara Project Visitors Center*, illustrant le père Louis Hennepin devant les chutes du Niagara vers 1678. Par Thoma Hart Benton Collection Marcel Lussier



Les chutes de Niagara Falls.
Carte postale panoramique.
Collection Luc Charron

Le premier à descendre les chutes du Niagara n'est en fait pas un premier... mais une première! C'est une enseignante américaine de 63 ans, Annie Edson Taylor, qui descend les chutes, côté canadien, dans un baril en bois de chêne capitonné d'un matelas. Elle accomplit sa prouesse le jour de son 63^e anniversaire, le 24 octobre 1901. Elle en ressort avec seulement une coupure à la tête! Malheureusement, Annie ne peut tirer grand bénéfice pécuniaire de son exploit, ce qui était sa motivation première.

Toutes les descentes subséquentes sont effectuées du côté canadien, appelé chutes du Fer-à-Cheval (Horseshoe Falls), puisque le bas de ces chutes est libre de débris rocheux, contrairement aux chutes du côté américain.

Après Annie Edson Taylor et avant Jean Lussier, il y a Bobby Leach, un Britannique, qui réussit l'exploit le 25 juillet 1911, puis un autre Britannique, Charles Stephens, qui y perd la vie le 11 juillet 1920.

Le rêve intrépide de Jean

Arrive notre aïeul Jean-Albert Lussier, très impressionné par l'exploit de Bobby Leach, qui en sort cependant pas mal amoché. Cet événement le motive à concevoir un engin qui résisterait aux chocs de l'impact avec les rapides et le torrent au bas des chutes.

Il se rend donc à Akron, en Ohio, la capitale américaine du caoutchouc, pour y intéresser une des grandes compagnies y ayant son siège social. Malheureusement, Jean ne peut en convaincre aucune de participer au projet. Il entreprend alors lui-même la construction d'un ballon de 6 pieds de diamètre.

Annie Edson Taylor, la première personne à survivre en sautant à l'intérieur d'un baril au-dessus des chutes de Niagara Falls, le 24 octobre 1901.
Francis J. Petrie Photograph.
Wikimedia Commons.



➔ SEE THE ➔

Wonder of the World

JEAN LUSSIER

IN PERSON

The Largest and Most Thrilling
Attraction

Over Niagara Falls in a Rubber Ball

He is a New England Boy -

Born in Concord N.H.

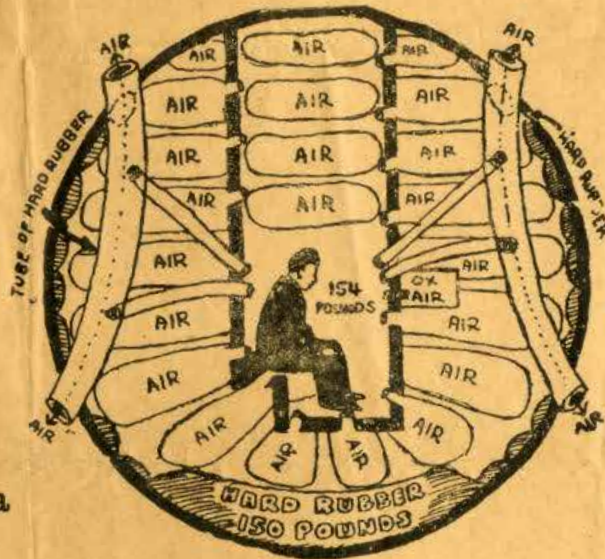


JEAN LUSSIER

Only Man who went over Niagara
Falls and came out with a smile.
Witnessed by over 150,000 people

SEE IT IN THE
MOVIES

HEAR HIM IN
PERSON



BALL WEIGHS 750 LBS.

The Hero of Niagara

AT
FALLS VIEW
OBSERVATION TOWER

La construction du ballon

Celui-ci consiste en une armature de barres d'acier recouverte d'une feuille de caoutchouc renforcée de six plis, probablement en coton, semblable à la construction d'un pneu de cette époque. L'habitacle est constitué d'un compartiment cylindrique plaqué de feuilles de caoutchouc. Un siège rudimentaire muni de ceintures assure au passager de se maintenir en place lors du choc au bas des chutes.

Afin d'assurer une réserve d'air, un ensemble de 32 chambres à air d'automobile encercle le compartiment du passager. Deux tubes munis de snorkel à leur extrémité ont pour fonction d'alimenter le ballon en air lorsqu'il est sous l'eau. Une boîte de contrôle dans l'habitacle permet à Lussier de s'alimenter en air à partir des chambres à air. Finalement, une masse de caoutchouc de 150 livres au fond du ballon sert de lest afin de garder le ballon dans la bonne orientation.

Le ballon est peint couleur orange pour faciliter sa visibilité le long du trajet et pour aider les sauveteurs au bas des chutes. Son poids total est de 760 livres et son coût de construction, de l'ordre de 7 000 \$, ce qui est énorme pour l'époque.

Cette construction montre que Jean avait assurément de bonnes connaissances scientifiques et qu'il était un fier «patenté» – comme beaucoup de nos ancêtres.

Le jour de gloire

On ne sait trop comment Jean a fait la publicité de son fait d'armes à venir, mais, selon plusieurs sources, le nombre de badauds qui ont assisté à l'évènement était de l'ordre de 150 000.

Par un bel après-midi du 4 juillet 1928, avec une température de 29°C (84°F), le ballon orange avec Jean à l'intérieur est mis à l'eau à 5 miles (8 km) en amont des chutes à 15 h 05. Cinquante minutes plus tard, soit à 15 h 55, le ballon est rendu à la crête des chutes et entreprend sa descente de 167 pieds (51 m.) vers l'abîme.

Le ballon reste 65 secondes sous l'eau, ressort et flotte, jusqu'à ce qu'une chaloupe avec son ami Red Hill Sr à la barre sorte Jean de sa cage d'acier et de caoutchouc à 16 h 23, sous le pont Upper Steel Arch. (Ce pont s'effondrera le 27 janvier 1938 sous la poussée d'un énorme mur de glaces.)

Jean ne subit aucune fracture, mais il a quand même quelques contusions et incisions au front et sur le nez, causées par la structure en acier du ballon qui s'est déformée. Il affirme qu'il n'a pas subi de secousses et il compare sa chute à un saut en ski.

Ses premiers mots à sa sortie sont : «J'ai passé plus d'un an et dépensé plus de 7 000 \$ sur mon aventure. J'ai réussi et je suis heureux. J'ai démontré que ma théorie était correcte. Je pourrais le refaire encore, j'en suis sûr. Mais une fois est plus qu'il ne faut pour moi.

Le ballon sur la crête des chutes.
Gazzetta del Popolo, Turin, 22 juillet 1928.



Jean Lussier et Red Hill Sr après la descente des chutes
© Niagara Falls Public Library

Après l'exploit

Le but premier de Jean en sautant les chutes de Niagara était la gloire et la fortune. Son fait d'armes a été relaté dans la presse locale de Niagara Falls, mais pas seulement. *La Tribune* de Sherbrooke en fait sa principale manchette le lendemain de l'exploit. Le journal *Gazzetta del popolo* à Turin, en Italie, en fait une magnifique illustration le 22 juillet 1928.

Le premier souhait de Jean était de pouvoir gagner assez d'argent pour acheter une terre à ses parents à Magog. Je n'ai trouvé aucun document qui prouve qu'il a pu accomplir son souhait. Je crains qu'il ne se soit réalisé puisque Hosanna a exercé son métier de marchand à Racine lors de cette période jusqu'à sa retraite.

Quoi qu'il en soit, Jean, avec sa débrouillardise et son ambition, s'est mis à vendre pour 50 sous des bouts de chambre à air de son ballon. À quelqu'un qui lui faisait remarquer qu'avec tous ces

morceaux vendus il devait sûrement être à la veille de manquer de matière première, notre Jean lui répond : « Le commerçant de pneus du coin a une quantité infinie de chambres à air ! » Il fait son commerce ambulancier pendant des années et vend aussi son ballon à un musée américain de Niagara Falls, avant que celui-ci ne revienne au musée de Niagara Falls au Canada, dans les années 1950.

On sait peu de choses de la période après son haut fait, sauf que, comme beaucoup d'autres aventuriers, Jean finit ses jours sans le sou.

Il envisage même de refaire l'exploit dans les années 1950, à 59 ans, mais il ne parvient pas à convaincre de potentiels commanditaires.

Il meurt le 14 juin 1971 à Niagara Falls, dans l'État de New York, où il vivait. Sa sépulture serait à Lewiston, aussi dans l'État de New York.



A la douce mémoire de

M. Jean Lussier
époux de Rose Monast

décédé le 14 juin 1971
à l'âge de 79 ans
et 8 mois.

R. I. P.

Carte de remerciements lors du décès de Jean Lussier en 1971. Collection Marcel Lussier



Article paru dans *La Tribune*, le 5 juillet 1928. Bibliothèque et Archives nationale du Québec.

D'autres tentatives de vaincre les chutes

Plus tard, l'Américain George Stathakis périt en descendant les chutes en 1930. Puis, le Canadien Red Hill Jr., fils du compère de Jean, meurt à son tour en 1951. L'Américain Nathan Boya y survit en 1961

Le dernier à avoir tenté le destin est un Canadien, Karel Soucek, qui en sort vivant mais ensanglanté, le 2 juillet 1984. Celui-ci sautera ensuite du toit de l'Astrodome à Houston, au Texas, le 19 janvier 1985, mais se tue lorsque son baril heurte le rebord de la piscine qui devait l'accueillir.

Douglas, le fils de Jean

Lors d'un voyage à Niagara Falls en 1977, le fils de Jean, Douglas, vivant à Vancouver à ce moment, raconte qu'il avait une admiration pour le fait d'armes de son père lorsqu'il était enfant. Or, à force de toujours entendre la même histoire, il en est venu à en être très lassé.

Il dira que son père est demeuré une attraction jusqu'à la toute fin de sa vie, que des foules se rassemblaient autour de lui lorsqu'il allait sur la promenade des chutes afin de l'entendre raconter son exploit.



Douglas Lussier, fils de Jean, en 1977.
Archives Marcel Lussier © Ron Roels

Une vie hors de l'ordinaire

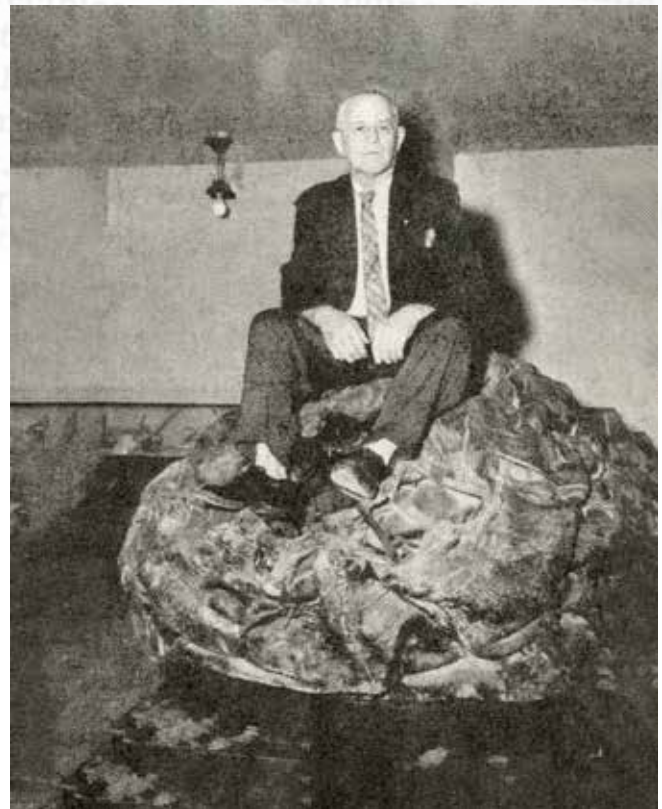
En résumé, on peut dire que Jean Lussier a connu une vie hors de l'ordinaire. Aventureux, intrépide et ambitieux, il a osé aller au bout de ses ambitions. À force de persévérance et d'efforts, il a su tirer profit de son tour de force, contrairement à tous les autres qui ont fait le grand plongeon dans la cataracte du Niagara.

Références

<http://www.cowhampshireblog.com/2006/04/28/concord-new-hampshire-daredevil-joseph-albert-jean-lussier-1891-1971>

<https://tomreeder.wordpress.com/2009/01/14/blondins-question>

https://www.niagarathisweek.com/opinion/jean-lussier-had-a-ball-going-over-niagara-falls/article_2c13973c-3346-5fa0-95c3-dbf1df196613.html



Jean Lussier à un âge avancé au Musée de Niagara Falls, assis sur son ballon en caoutchouc.
Archives Marcel Lussier



Gaétan reçoit le titre de commandeur
de l'Ordre du mérite agronomique en 2006.
www.raoul-blouin.oui-yes.net

Gaétan Lussier, agronome, haut fonctionnaire et administrateur

par Pierrette Brière

Famille

Gaétan Lussier naît à Marieville, en Montérégie, pendant la Seconde Guerre mondiale. Fils de Léopold Lussier et de Bernadette Ostiguy, il est l'aîné de la famille et l'unique garçon. Il est suivi de Pierrette, décédée en bas âge, et de Jacqueline, avec qui il grandit sur la ferme familiale du rang de l'Église.



Léopold, Gaétan, Bernadette et Jacqueline Lussier. Livre du 200^e de Marieville en 2001. Archives familiales.

Études

Gaétan étudie au Collège Mont-Saint-Louis, puis à l'Institut agricole d'Oka, où il obtient un baccalauréat en sciences agricoles en 1962. Il obtient ensuite une maîtrise au Collège Macdonald.

Début de carrière

Gaétan entame sa carrière en 1964 comme professeur et chercheur à l'Institut de technologie agricole de Saint-Hyacinthe. Il s'intéresse particulièrement à l'introduction de la production du maïs-grain au Québec. De 1966 à 1968, il occupe le poste de directeur de la promotion et de la recherche pour l'Est du Canada à l'Institut américain de la potasse, et poursuit son travail de vulgarisation de la production du maïs-grain.

Carrière dans la fonction publique

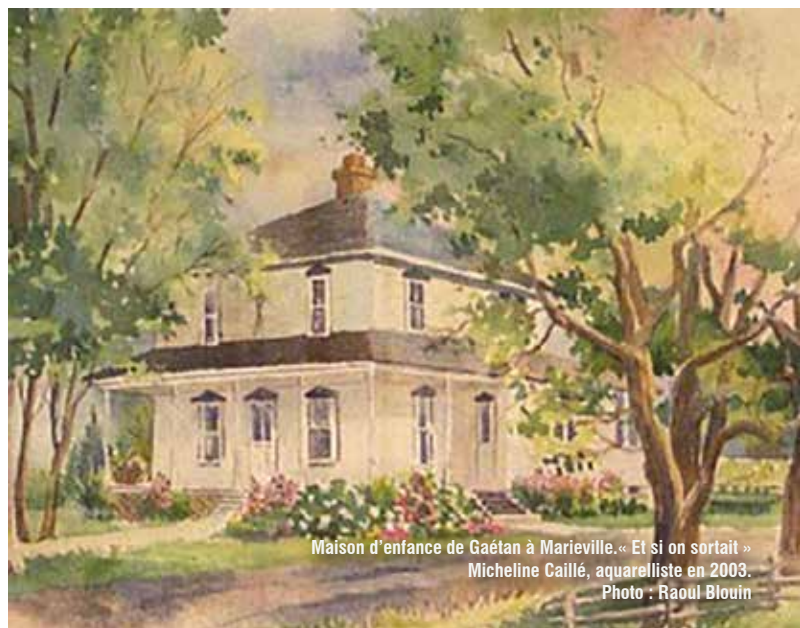
Recruté par le ministère de l'Agriculture et de la Colonisation en 1968, il est nommé coordinateur de la région du Richelieu et responsable administratif pour les huit comtés de la région de Saint-Hyacinthe.

Remarqué en haut lieu, deux ans plus tard, il est appelé à Québec comme sous-ministre adjoint au ministère de l'Agriculture et de la Colonisation

et, en 1971, il accède au poste de sous-ministre. Sa première recommandation au ministre de l'époque, monsieur Normand Toupin, est de changer le nom du ministère pour celui de ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation du Québec afin de moderniser son rôle. À ce titre, il participe à la création de programmes majeurs tels que la consolidation des établissements laitiers, la loi sur le zonage agricole et la création de la Société québécoise d'initiatives agroalimentaires (SOQUIA).

Le jeune homme de 36 ans quitte le gouvernement du Québec avec déjà une solide expérience pour rejoindre la haute fonction publique du Canada. De 1977 à 1982, il occupe le poste de sous-ministre à Agriculture Canada. Il est le premier Québécois à en être le titulaire. Gérer 10 000 employés et un budget de 750 millions de dollars constitue un grand défi, à cette époque. Pour le talentueux gestionnaire, ce poste présente aussi une intéressante ouverture sur la scène internationale. Gaétan négocie entre autres des contrats avec le Mexique et avec des pays d'Afrique du Nord. Il représente le Canada à l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) ainsi qu'à l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE).

En 1982, Gaétan est nommé sous-ministre à Emploi et Immigration Canada et président de la Commission d'assurance-chômage. Il est alors responsable de 27 000 employés et d'un budget de 15 milliards de dollars. Grâce à une saine gestion et à l'amélioration des relations humaines, des économies considérables sont réalisées au cours des six années de son mandat.



Maison d'enfance de Gaétan à Marieville. « Et si on sortait »
Micheline Caillé, aquarelliste en 2003.
Photo : Raoul Blouin



Carrière dans le secteur privé

En 1988, l'agronome de formation quitte la fonction publique pour l'entreprise privée. Il est président des Boulangeries Weston pour le Québec jusqu'en 1994. Au cours de son mandat, les parts de marché sont améliorées et on investit 50 millions de dollars pour construire la boulangerie la plus moderne d'Amérique. De 1994 à 1999, c'est Culinar inc., fabricant des petits gâteaux Vachon et des biscuits Whippet, qui bénéficie de l'expertise et du talent de Gaétan comme président et chef de la direction. Au cours de ses cinq années à la barre de cette entreprise, la valeur des actions fait un bond spectaculaire de 450 %. À cette époque, Gaétan assume aussi la présidence de l'Association de fabricants de produits alimentaires et de consommation du Canada.

De juillet 2003 à novembre 2004, Il préside le comité chargé de réviser toute la réglementation intelligente du gouvernement fédéral pour l'adapter aux besoins des Canadiens et Canadiennes, en ce début du XXI^e siècle.

En avril 2004, il crée l'Institut canadien des politiques agroalimentaires (ICPA), dont il préside le conseil. Cette organisation a pour mission d'analyser les implications de la mondialisation

sur l'avenir des politiques agroalimentaires canadiennes. Gaétan est également président du Comité extérieur de la vérification pour Environnement Canada et de Gaétan Lussier et Associés, société d'experts-conseils spécialisée en développement des marchés alimentaires.

Tout en assumant de lourdes responsabilités, Gaétan s'implique dans différents domaines. À titre d'exemples, citons :

- l'animation pour Radio-Canada de 26 émissions télévisées dans le cadre de L'agriculteur de demain;
- la création du Conseil des industries bioalimentaires de l'Île de Montréal (CIBIM);
- l'établissement du Centre de recherche et de développement sur les aliments (CRDA) à Saint-Hyacinthe.

Plusieurs entreprises ont aussi bénéficié de son expertise comme administrateur. Mentionnons, entre autres, les Aliments Carrière inc., les restaurants Le Commensal, Ouimet-Tomasso inc. et Shoppers Drug Mart.

Bénévolat et philanthropie

L'action de Gaétan ne se limite pas au domaine de l'agroalimentaire. Il s'est aussi impliqué comme bénévole et dans plusieurs causes philanthropiques, notamment comme :

- président de la Fondation de la surdité de Montréal, pour laquelle il a participé à plusieurs campagnes de financement;
- vice-président du conseil de l'Institut de recherche clinique de Montréal de 1994 à 2007, il a participé à la mise en place du Groupe santé et sécurité (GP2S), et a aussi été vice-président du comité des ressources humaines de cet organisme.

Par ailleurs, Gaétan s'intéresse aux jeunes qui se distinguent par leurs notes et par leur engagement dans leur communauté. Bénévole, il préside un comité de sélection pour les bourses de la Fondation canadienne du mérite. Il a interviewé des candidats et candidates à la Bourse Loran et a été mentor auprès de certains boursiers. «Rencontrer des jeunes gens empreints d'un si grand potentiel est extrêmement gratifiant. Cela nous porte à avoir confiance dans l'avenir», dit-il.

L'avenir

De nombreux et importants changements s'annoncent pour l'avenir en agriculture et en agroalimentaire. L'augmentation rapide de la population, la demande croissante pour une alimentation plus riche et variée, les problèmes d'eau et la détérioration des sols causés par les changements climatiques, la compétition accrue à l'échelle mondiale, la santé psychologique des agriculteurs et la santé financière des entreprises agricoles constituent autant de défis à relever.

Gaétan constate les problèmes, voit des opportunités, incite à la réflexion, suscite des débats et conçoit des solutions. Il participe à l'élaboration d'une stratégie intégrée en santé et en agroalimentaire. Une agriculture en santé pour une société en santé, voilà le thème du 20^e Congrès international de gestion agricole, présidé par Gaétan en 2015.

Honneurs et reconnaissance

Grâce à ses nombreuses réalisations, l'agronome a remporté plusieurs distinctions honorifiques, dont :

- l'Ordre du mérite agricole en 1971;
- un doctorat honoris causa en sciences agronomiques de l'Université McGill en 1979;
- l'Ordre du Canada en 1981 pour sa contribution exceptionnelle à l'avancement de l'agriculture au pays;
- le prix Excellence agronomique de l'Ordre des agronomes du Québec en 1977;
- le titre de commandeur de l'Ordre du mérite agronomique de l'Ordre des agronomes du Québec en 2006;
- l'intronisation au Temple de la renommée de l'agriculture du Québec en 2008

Conclusion

Le jeune garçon qui rêvait de devenir agronome de comté a plutôt connu une impressionnante carrière de cadre dans les secteurs public et privé. Il a développé une expertise diversifiée qui lui a mérité le respect et la notoriété, chez nous et au-delà de nos frontières.

Il s'est notamment distingué par son implication, par son leadership et par sa vision, tant au sein de la haute fonction publique québécoise et canadienne que dans l'industrie agroalimentaire.

L'Association des familles Lussier est fière d'accueillir Gaétan Lussier dans ses rangs, un homme de vision qui, tout au long de sa carrière remarquable, a mis ses talents et ses convictions au service de ses employeurs et de la communauté. Il a cru profondément au pouvoir de la saine gestion, de la recherche et de l'innovation. Il a ainsi contribué de façon concrète et significative à donner à l'agroalimentaire ses lettres de noblesse.

Arbre généalogique de Gaétan Lussier

Jacques Lhuissier et Marguerite Dominé
En France

Jacques Lhuissier et Catherine Clérice (fille de Pierre Clérice et de Marie Lefebvre)
Immigrant, originaire de Paris (paroisse Saint Eustache)
Immigrante, fille du Roy originaire de Paris (paroisse Saint-Sulpice)
Mariés le 12 octobre 1671 à Québec (Notre-Dame),

Jacques Lussier et Marie Senecal (fille de Nicolas Senecal et de Marie Petit)
Mariés le 10 juillet 1702 à Varennes,

Louis Lhuissier et Marie-Anne Meunier (fille de Jacques Meunier et de Geneviève Petit)
Mariés le 1^{er} décembre 1741 à Boucherville,

Antoine Lussié et Charlotte Jodoin (fille de Jean-Baptiste Jodoin et de Françoise Provost)
Mariés le 4 octobre 1779 à Varennes,

Antoine Lussier et Marie-Anne Célerier dit Roque (fille de Joseph Célerier et de Josette Charbonneau)
Mariés le 7 janvier 1812 à Boucherville,

Antoine Lussier et Mathilde Casavant (fille de Jean-Baptiste Casavant et de Desanges Félix)
Mariés le 23 janvier 1838 à Boucherville,

Stanislas Lucier et Louise Gladu (fille d'Alexis Gladu et de Reine Langlois)
Mariés le 12 août 1872 à Marieville,

Adélarde Lussier et Arzianna Parent (fille de Napoléon Parent et de Marie-Louise Senez)
Mariés le 23 juin 1902 à Marieville,

Léopold Lussier et Bernadette Ostiguy (fille d'Alphonse-Louis Ostiguy et de Laura Vigeant)
Mariés le 23 juin 1936 à Richelieu,

Gaétan Lussier

Principales sources consultées :

<https://www.templeagriculture.org/hommage/24-lussier>

<https://www.boursierloran.ca/supporters/gaetan-lussier/>

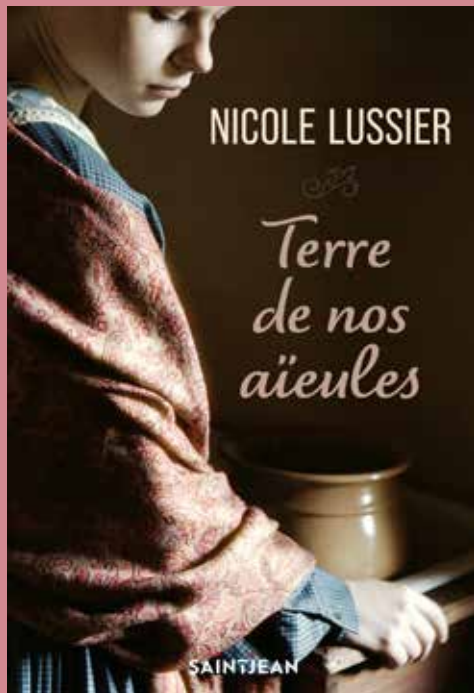
<https://www.economicclub.ca/speakers/308>

<http://capi-icpa.ca/fr/gouvernance.html>

<https://www.ledevoir.com/economie/444250/20e-congres-international-de-gestion-agricole-l-agroalimentaire-de-demain>

<https://raoul-blouin.oui-yes.net/Agronomes/Membres/Lussier%20Gaetan/pagelussier.htm>

<https://eve.coop/index.php@a=212.html>



TERRE DE NOS AÏEULES PAR NICOLE LUSSIER

Un récit historique époustouflant marqué par la résilience et les moments de grâce.

Lorsqu'en 1666, à tout juste vingt ans, Jacques Lussier quitte Paris pour vivre la grande aventure de la Nouvelle-France, il ne se doute pas des conséquences de son geste.

Le rêve de bâtir un nouveau monde s'impose par sa noblesse, mais nul ne connaît réellement les défis qui l'accompagnent... Après avoir complété ses trente-six mois de service, il s'établit comme colon à Varennes, auprès de son mentor, Pierre Boucher de Boucherville. Le cœur plein d'espoir, prêt à fonder une famille, il se prépare à accueillir le prochain contingent de Filles du Roy.

Catherine Clérice, abandonnée par sa mère au couvent des Filles de la Charité, embarque à La Rochelle, en 1671, avec ses compagnes de la Salpêtrière, Jeanne, Isabelle et Sarah, pour un voyage jugé incomparable par Louis XIV... Les destins de ces deux humains exceptionnels seront unis à tout jamais.

À travers embûches et drames, ce roman lumineux nous plonge au cœur de la vie de ces familles bâtisseuses de colonies.

Parution le 27 mars 2024 au : <https://saint-jeanediteur.com>

Adeline trouvera-t-elle enfin le bonheur ?

Une conclusion
émouvante !



ADELINE TOME 2

Après avoir fui les Cantons-de-l'Est et surtout Théophile Rioux, ce père adoptif dont le naufrage dans le vice et l'infortune est inévitable, Adeline se réfugie à Montréal où elle espère commencer une nouvelle vie sous le signe du bonheur et de la liberté. Grâce à Viviane et Mado, sympathiques propriétaires d'un restaurant, la jeune femme ébauche des projets excitants et tente de se libérer de ses démons.

Entre-temps à Queensbury, Marie-Rose est déterminée à découvrir les sombres secrets que Théo, son mari, dissimule depuis des années. Toutefois, plus elle approche de la vérité, plus elle constate que certaines révélations risquent de causer beaucoup de tort. Quant au prêtre André Cousineau, il cherche désespérément à obtenir le pardon, autant celui d'Adeline que de sa grand-mère Pauline, qui ne s'est jamais remise de la mort de Françoise, sa fille.

Après autant d'épreuves et d'embûches, Adeline et les siens goûteront-ils enfin au bonheur et la sérénité?

<https://saint-jeanediteur.com/titre/adeline-tome-2/>

**Lancement
du N° 1
Le Parisien
au Restaurant Lussier
à Saint-Hyacinthe
le 15 octobre 2023**



Merci à tous les participants-es de cette rencontre!

54





Coups de cœur



Félix-Alphonse Lussier et Anna Tétreault. Partagé par Ginette Bolduc, le 9 septembre 2023.



Camille Lussier devant la maison de ses parents à Saint-Denis-sur-Richelieu. Partagé par Louise Lussier, le 29 août 2023.



Joseph R. Lucier, *The favorite cornetist*. Partagé par Josée Tétreault, le 7 décembre 2023.



Groupe rassemblé devant la cabane à sucre d'Honorat Lussier à Granby. Partagé par Stéphane Cadutal, le 17 octobre 2014 et redirigé, le 21 janvier 2024 par Josée Tétreault.

Cette page est dédiée au Coups de cœur présentés sur notre page Facebook depuis ses débuts. Vous pouvez vous y référer avec les détails sous les photos. N'hésitez pas à nous partager vos souvenirs de famille.

LA CREME à LA GLACE est l'Aliment Idéal et Complet



C'est mon oncle Hormisdas Lussier jr. (n. 06-02-1895 et d. 03-06-1982) qui travaillait à Montreal Dairy Co. Il s'est marié à Germaine Arseneault, et ils n'ont jamais eu d'enfant. Partagé par Denise Lussier, le 23 janvier 2024.

RACE à son organisation puissante, LA MONTREAL DAIRY COMPANY, Limited, va chercher la crème dans les meilleurs endroits et pour s'assurer la première qualité, paie des prix élevés aux cultivateurs. Pourvue de l'outillage le plus perfectionné quant aux méthodes de fabrication le plus modernes, disposant de ses nouvelles machines, de 100 tonnes de glace par jour, employant 200 chevaux-vapeur pour PASTEURISER, HOMOGENEISER, STÉRILISER, CONGELER ses crèmes de choix, la

MONTREAL DAIRY



Gertrude et Marie-Jeanne Lussier de Saint-Denis-sur-Richelieu. Partagé par Luc Charron, le 24 avril 2023.



Ma tante Reine-Claude Lussier (n. 1914, d. 1996) avec son mari Edmond Clément (n. 1914, d. 1971). Ils se sont mariés à Montréal en octobre 1949. Partagé par Denise Lussier, le 23 janvier 2024.



Concessionnaire Pontiac, Buick & GMC, Gabriel Lussier, Blvd Leclerc à Granby. Novembre 1961. Photo de Rolland Rainville. Partagé par Sylvain Coutu, le 4 mars 2024.




Toutes nos félicitations à Julianne Lussier! Partagé par Josée Tétreault, le 9 janvier 2024.

Le Parisien


PARTENAIRES ENTREPRISES 2024

En devenant membre corporatif, vous soutenez l'Association des familles Lussier dans sa mission de regrouper, partager et fraterniser, tout en profitant d'une belle visibilité à un moindre coût auprès de notre réseau. La cotisation annuelle en tant que MEMBRE CORPORATIF est de 100 \$. Elle inclut un bulletin papier, une publicité format carte d'affaires dans les bulletins de l'Association ainsi que sur le site Internet avec un lien vers votre entreprise.

Rendez-vous au bas de la page Devenir membre au www.familleslussier.com pour procéder directement à l'adhésion. Pour plus d'informations : 450 985-0702 ou info@familleslussier.com



LUSIER
CHEVROLET BUICK GMC CORVETTE
glussier@lussierchevrolet.com



Guy Lussier
Président

Tél. : 450 778-1112, poste 235
Mtl : 514 454-1112
Sans frais : 1 877 419-3973
Fax : 450 778-1422

3000, Dessaulles
Saint-Hyacinthe J2S 2V8



Jean-François Lussier
Président

T. 450 460.3666 poste 226
1 800 387.4100
C. 514 608.0078
F. 450 460.0312

1155 RANG DE L'ÉGLISE
MADEVILLE (QC) J3M1B9
jlussier@horizonlussier.com

VENTE • PIÈCES • SERVICE
WWW.HORIZONLUSSIER.COM



La Champenoise
RÉCEPTIONS GASTRONOMIQUES ET CHAMPÊTRES

Réceptions gastronomiques
et champêtres

322 Haut Corbin
St-Damase, Québec J0H 1J0
Tél. (450) 797-3516
Fax (450) 797-9936

www.tablechampenoise.com

Mario Lussier



LUSSICAM à 15 minutes de Montréal


Tél: (450) 649-6198
Télé: (450) 649-9043

mariol@lussicam.com
www.lussicam.com

TERRACAM
ÉQUIPEMENT INTERNATIONAL



Camiones,
piezas y maquinarias



Dômes & Structures J. L.

Olivier Lucier-Jobin
Président



Restaurant Lussier

2005, rue St-Pierre Ouest, Saint-Hyacinthe QC J2T 1P8
info@restaurantlussier.com
www.restaurantlussier.com **450 773-1464**

Produits maison / 3 salles de réception / Buffets chauds ou froids
Restaurant familial / Commandes au comptoir / Traiteur

CAMIONS
Lussier
LUSSIGAM à 15 minutes de Montréal

1341, rue Principale, Sainte-Julie
Québec, Canada J3E 0C4

Achat et vente de camions
Vente de pièces usagées, recyclées et neuves

Josée Lussier
Directrice général
joseel@lussier.ca

Téléphone : (450) 649-1265
Montréal : (514) 878-9533

Télexcopieur: (450) 649-8819
www.lussier.ca

VOTRE CARTE
D'AFFAIRES



L'huissier

Marc Lussier
Président

292, rue Sainte-Anne
Varenes (Québec) J3X 1R7
T. 450 985-0702
famille.lussier@videotron.ca

RASSEMBLEMENT DES FAMILLES LUSSIER À VARENNES

10 / 11
AOÛT 2024

- CROISIÈRE SUR LE FLEUVE / ÎLE À LHUISSIER
- CIRCUIT PATRIMONIAL / MAISONS LUSSIER
- RECONSTITUTION DU MARIAGE DE JACQUES LUSSIER
- BANQUET SUIVI D'UN SPECTACLE EN SOIRÉE
- CONFÉRENCES SUR L'HISTOIRE
- KIOSQUES ET BIEN PLUS...



Photo : © Luc Charron



Suivez-nous sur :
Les familles Lussier d'Amérique

Association
des familles
Lussier

INSCRIPTION : www.familleslussier.com info@familleslussier.com T. 450 985-0702

Direzione e Amministrazione
Tocino, Via IV Marzo, 12
Per gli abbonamenti indirit-
tate vaglia all'Amministrazione
ITALIA e COLONIE:
Anno L. 45 - Semestre L. 25 -
ESTERO:
Anno L. 40 - Semestre L. 20,50

ILLUSTRAZIONE DEL POPOLO

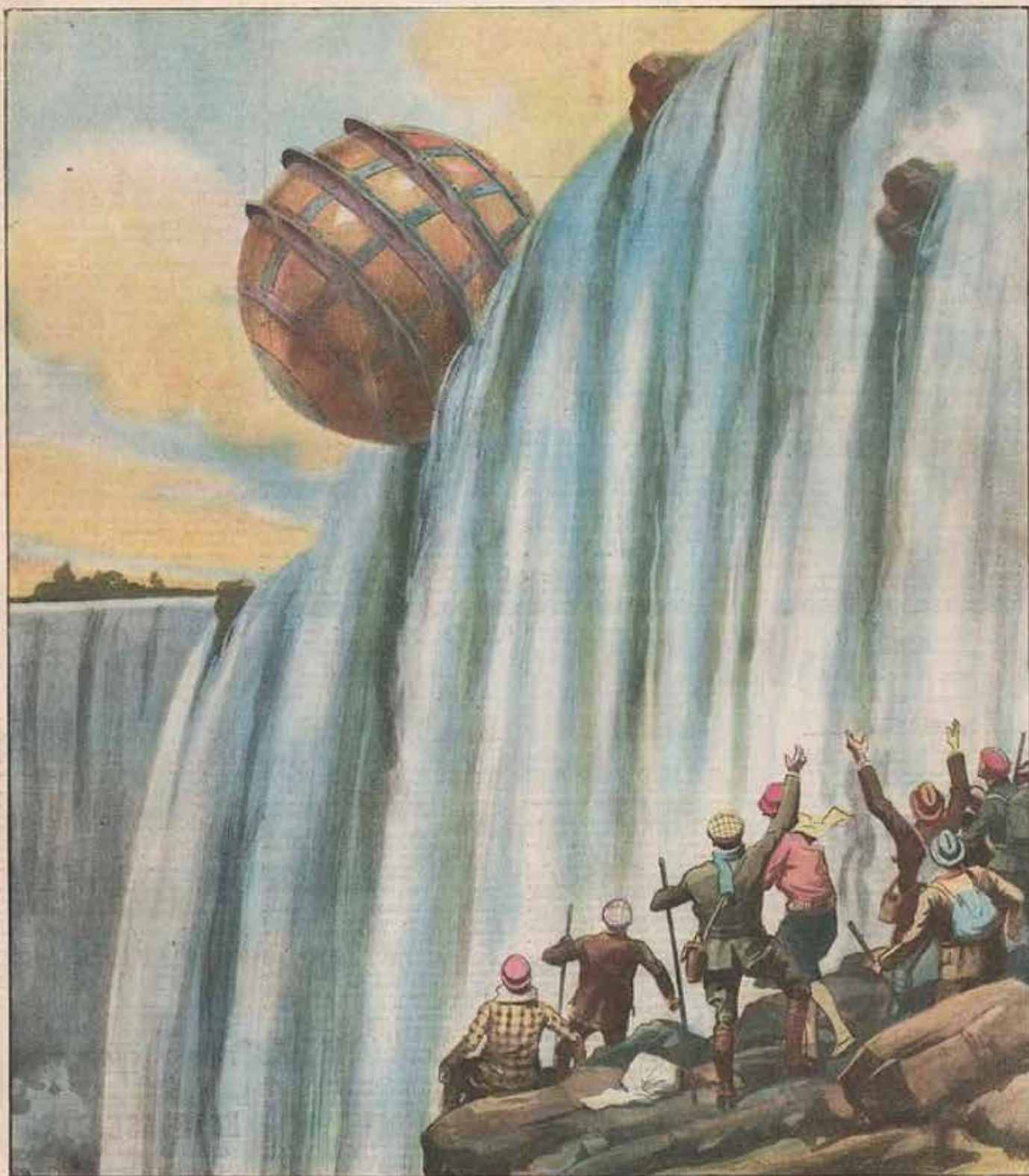
Anno VII - Numero 30
Domenica 22 luglio 1925 (VI)

PER GLI ANNUNCI A PAGA-
MENTO rivolgersi direttamente
alla *Unione Periodica Italiana*,
Via Santa Teresa, n. 7, Palazzo
della Chiesa, TORINO, ed alle
sue Succursali

Conto corrente postale

Supplemento della «Gazzetta del Popolo»

Centesimi Quaranta



Il macchinista Jean Albert Lussier si è lasciato trascinare nei gorghi delle cascate del Niagara, chiuso in una palla rivestita di acciaio. La palla fece un salto di 50 metri e urtò contro uno scoglio, ma i cuscini nell'interno attutirono il colpo e il Lussier uscì dalla palla incolume e sorridente. (Leggere l'articolo a pag. 5)

(Dis. di A. Orrelli)